

DIXIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la Corse

Et dans tous les Domaines

# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

## SOMMAIRE

	Pages
COLONNA DE GIOVEL- LINA (GÉNÉRAL).....	<i>Le Général Moroni (avec gravure).....</i> 1
MURZI (TOUSSAINT).....	<i>Les cloches sous les flots</i> 12
CARABIN (JOSEPH).....	<i>Napoléon à l'Île d'Elbe (d'après le livre de Vincenzo Paoli).....</i> 17
AMBROSI-R. (AMBROISE).....	<i>Relation du voyage de P. Paoli de Livourne en Angleterre (document).....</i> 23
SILVANI (M <sup>me</sup> SÉBASTIEN).....	<i>Le bien et le mal de l'émigration corse.....</i> 30
BIBLIOGRAPHIE. — L'Annu. Corsu. — Napoléon à Sainte-Hélène. — Frédéric Masson et la Corse. — Journaux et Revues.	
NOUVELLES en quelques lignes : Géographiques, économiques et touristiques.	

## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, Place du Général-Benret, PARIS (XV<sup>e</sup>)

COMPTE POSTAL : PARIS 813.42 — TÉLÉP. : Vaugirard 01.12

## A NOS LECTEURS

---

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 48 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

Le montant de l'abonnement annuel est maintenu au-dessous de sa valeur commerciale, car la Direction persiste dans son intention d'en faire un organe de vulgarisation des questions corses, à la portée de toutes les bourses. Il est de *quinze francs* pour la France et les colonies, de *vingt francs* pour l'étranger.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à *vingt* et à *vingt-cinq francs*.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la *Revue* et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle prie instamment les abonnés de lui faire connaître leurs changements de résidence et de domicile.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres *Revues*, sont de *500 francs pour une page annuelle*, de *250 francs pour une demi-page*, de *150 francs pour un quart de page*.

Encourager cette *Revue* est un acte de patriotisme qui n'a jamais été plus nécessaire.

---

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### LE GÉNÉRAL MORONI

Baron de l'Empire (1762-1835)

---

Pour avoir été plus modeste et plus courte que celle de son compatriote Fiorella, récemment reproduite ici-même, la carrière du général Moroni n'en est pas moins intéressante et digne d'estime.

Si elle ne se résume pas, comme pour le précédent (et aussi pour le général Campi) en l'inscription d'un beau nom militaire sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, elle est cependant aussi un exemple de belles vertus guerrières et de dévouement à la Patrie, bien avant même que cette dernière se fut personnifiée à leurs yeux en l'Empereur-Roi.

Né de Blaise Moroni et de Marie (1) le 29 mars 1762, à Ortuporiu, canton de Campile, département du Golu, comme nous l'apprend dans sa *Géographie de la Corse* Mgr Girolami-Cortona, c'est-à-dire en pleine Castagniccia, cette terre généreuse des châtaigneraies nourricières, Ange-Pierre Moroni, plus heureux que tant d'autres, put entrer dans l'armée par une porte privilégiée, et c'est comme officier qu'il débuta, le 1<sup>er</sup> mai 1793, en qualité de quartier-maître (c'est-à-dire de trésorier) au 18<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère, qui fit ensuite partie de la 18<sup>e</sup> demi-brigade légère, laquelle devint la 29<sup>e</sup> de même arme.

---

(1) Nous avons déjà dit ailleurs que dans les vieux actes d'Etat-civil corses, on constate fréquemment l'omission — et elle est volontaire — du nom patronymique de l'épouse, supposée n'avoir d'autre nom que celui de son mari.

Devenu, le 22 thermidor an II, capitaine d'une compagnie de ce corps, le futur général de brigade, au cours des campagnes de 1793 à 1801 à l'armée d'Italie, « prit part à toutes les opérations militaires qui y eurent lieu et mérita l'estime ainsi que l'approbation de ses chefs ». (Archives de la Guerre).

Les renseignements possédés sur cette période de sa vie sont par trop concis. Nous savons seulement qu'en Romagne et dans les deux Légations pontificales de Bologne et de Ferrare, dont le général Bonaparte venait de s'emparer (1797), il eut à commander successivement la citadelle d'Ancône, le fort Saint-Léon (près de Saint-Martin), les places de Forlì et de Rimini, sous les ordres du général divisionnaire Dombrowski, un héros polonais qui, depuis 1796, servait dans nos rangs avec une légion d'émigrés de sa nation.

Passé avec son grade, le 1<sup>er</sup> prairial an V (20 mai 97) dans la 4<sup>e</sup> légion cisalpine, Moroni s'y distingua également avec le général Pino (2) lors de la prise de Sienne et de la mise en déroute de l'armée napolitaine dont le grotesque souverain, Ferdinand IV, ou plutôt la camarilla de la reine, Marie-Caroline, nous avait déclaré la guerre (3).

Subordonné au général Gauthier que Schérer avait détaché avec 5.000 hommes de l'armée d'Italie (mars 99), pour occuper le grand-duché de Toscane (4), Moroni, chef de bataillon

---

(2) Dominique Pino (1760-1838). Quoique italien, il fut un des meilleurs serviteurs de la France, comme officier supérieur et général, comme ministre de la guerre (deux ans) du royaume d'Italie, enfin comme commandant en chef des troupes de cet Etat. Napoléon, qui le fit comte, l'avait en haute estime.

(3) En Janvier 1801, les Napolitains avaient pénétré en Toscane et le comte Roger de Damas, émigré français, commandant un corps d'armée de 16.000 hommes, dont 8.600 Napolitains, s'était avancé jusqu'à Sienne. Le général français Miollis, obligé de garder tous les postes de la Toscane, n'avait pas plus de 3.500 hommes disponibles, la plupart italiens. Il marcha néanmoins sur les Napolitains. Les braves soldats de la division Pino se jetèrent sur l'avant-garde de Damas, la culbutèrent, entrèrent de vive force dans Sienne et passèrent au fil de l'épée bon nombre d'insurgés.

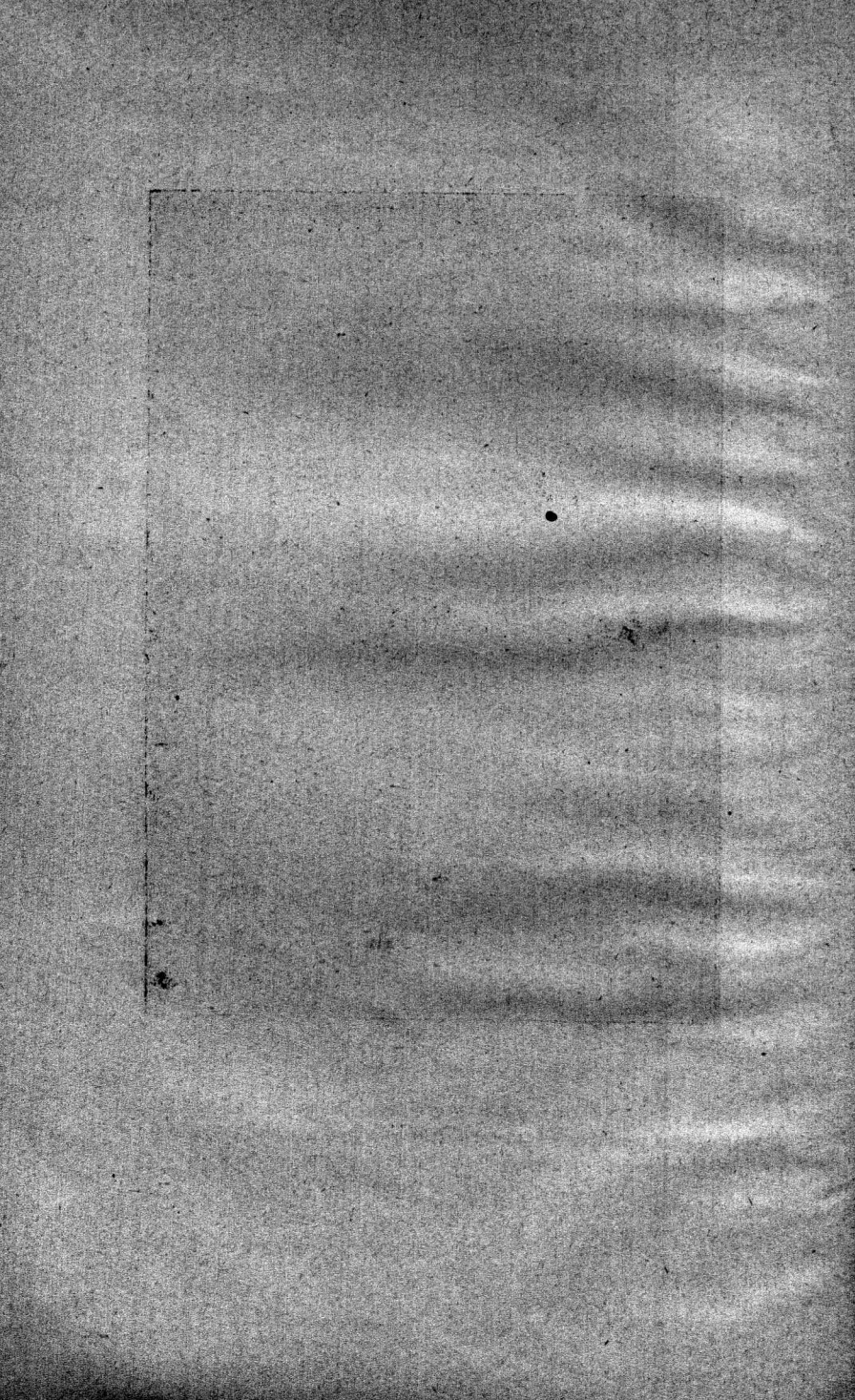
(4) Le grand-duc de Toscane Ferdinand III, après avoir fait partie de la première Coalition, avait fait la paix avec nous le 21 pluviose an VII (9 février 1795) puis s'était déclaré de nouveau notre ennemi.



*D'après un tableau de l'époque,  
dont une reproduction photographique nous a été  
aimablement communiquée par un descendant direct  
du général, le baron Moroni*

Général Moroni





depuis le 4 juin 98, commanda le poste important de Poggibonsi, dont la conservation était essentielle pour les communications de l'armée française avec Sienne, Arezzo, Florence et Pise. « Quoique ne disposant que d'un faible effectif, il « parvint à s'y maintenir, à repousser plusieurs fois l'en- « nemi et à conserver constamment, par ses sages dispositions, ses relations avec le quartier-général de l'armée — « jusqu'au moment où il reçut l'ordre d'évacuer la place, ce « qu'il fit dans le plus grand ordre et sans aucune perte, « quoique continuellement assailli par les insurgés » (mai 99).

« Dès qu'il en fut sorti, on lui confia le commandement « du fort de Lantignano (Rivière du Levant, près de Livourne). Avec les 150 hommes qu'il y commandait, il subit « plusieurs fois l'attaque de forces très supérieures et conserva avec fermeté ce poste jusqu'à l'entière évacuation du « grand-duché (5). Il protégea ainsi la retraite de l'armée « dans la haute Italie. »

Pour les quatre années qui suivent la documentation nous fait presque défaut. Nous savons seulement qu'il fut employé dans une seconde expédition contre la Toscane en 1800, sous les ordres du général Dupont, un remarquable officier alors, à qui, plus tard, la capitulation de Baylen devait faire une triste célébrité. Enfin, il eut le commandement de la place de Prato.

Au début de 1803, la nouvelle république italienne (auparavant cisalpine) achevait de s'organiser et Moroni, dans sa sphère, dut y contribuer. Une pièce de son dossier nous apprend que le gouvernement l'ayant chargé « de la conscription et réquisition dans le département de la Mella (chef-lieu Brescia) il s'acquitta de cette opération à la satisfaction de S. E. le ministre de la guerre et du préfet dudit « département ».

---

(5) Dont le traité de Lunéville allait faire en 1801, un royaume d'Etrurie pour l'infant Louis de Parme (un Bourbon espagnol).

La même année 1803 vit son envoi au camp de Saint-Omer, non loin du plus célèbre camp de Boulogne (6) et son commandant en chef fut le général Soult, bientôt maréchal de l'Empire. Dans sa vieillesse, Moroni n'oublia pas cette circonstance, et dans une requête à son ancien chef, alors ministre de la Guerre, saura s'en prévaloir.

Tout le monde sait que les immenses préparatifs faits par le premier Consul, dans l'intérieur de la France et sur les côtes de la Manche, pour une descente en Angleterre, après la rupture du traité d'Amiens, furent rendus inutiles, d'une part par la lenteur de l'amiral Villeneuve, d'autre part par la formation d'une troisième coalition (Angleterre, Autriche, Russie et Suède). Le camp de Boulogne et ses annexes furent donc levés, et comme dit l'éminent historien Victor Duruy : « Napoléon quitta en frémissant la mer pour la terre. »

Avec la Grande Armée, transportée rapidement en Allemagne, l'empereur fit cette série d'étonnantes campagnes qui devaient porter si loin les aigles françaises et qui sont jalonnées par les noms éclatants d'Ulm, Austerlitz, Iéna, Awerslaedt, Eylau et Friedland.

Moroni n'eut pas l'occasion de participer à ces batailles fameuses, mais, pour être plus obscures, ses actions de guerre n'en furent pas moins méritoires. D'après les documents fort succincts que nous avons pu consulter à son sujet au ministère de la guerre, il prit part cependant aux campagnes de 1804-1805-1806 et partie de celle de 1807, ces deux dernières sous les ordres du maréchal Mortier (7) qui opérait sur notre flanc nord contre les Suédois et les Prussiens.

Le 2 février 1807 (pour fixer les idées, quelques jours avant

---

(6) Il y avait là, dit Thiers dans son **Consulat et Empire**, une division italienne, parfaitement disciplinée et ne le cédant pas, pour la tenue, aux plus belles divisions françaises.

(7) En 1803, le maréchal Mortier fut chargé une première fois d'envahir l'électorat du Hanovre, domaine personnel du roi d'Angleterre et seul point immédiat vulnérable de ce pays sur le continent. L'opération se fit sans effusion de sang, la pacifique armée hano-



Eylau), Moroni devint major du 1<sup>er</sup> Régiment de ligne italien et le 16 du même mois la garnison de Stargard, en Poméranie, dont il faisait partie, ayant été attaquée par des forces prussiennes nombreuses (8), il sortit de la ville avec cinq compagnies et repoussa l'ennemi. Le lendemain 17, à l'attaque de Naugardt (à environ 40 kilomètres plus au Nord) étant à la tête d'un bataillon, il s'empara de vive force de la porte de Weineverth, défendue par une pièce de canon et chargea l'ennemi jusqu'au-delà de la ville (9).

Le 20, à Neumontolen, à la tête des voltigeurs de la division Teulié (10) il les entraîne, sous le feu intense, franchit la rivière un des premiers, puis attaque le village avant qu'il y ait un pont établi. C'est en pleine déroute que les Prussiens sont obligés de se retirer.

Toujours en 1807 (14 mars) et toujours en Poméranie, sous les ordres du maréchal Mortier, le major Moroni prend part avec la même division, au blocus de la forteresse de Colberg, défendue par une garnison qui comptait dans ses rangs le fameux officier patriote, major Schill, et lorsque la signature du traité de Tilsitt interrompt et fait cesser cette opération au cours de laquelle son général Teulié a une jambe emportée et en meurt (12 mai), c'est encore en Italie qu'il reçoit

vrienne ayant capitulé et ayant ensuite été licenciée. En 1807 nouvelle occupation, par le même maréchal, du Hanovre (devenu dans l'intervalle possession de la Prusse qui s'y fit abhorrer) et des trois villes libres de Hambourg, Brême et Lubeck. C'est à cette seconde expédition que participa le major Moroni, dans la division du général Teulié.

(8) Après Austerlitz, l'Autriche vaincue avait demandé et obtenu la paix, mais au commencement d'octobre 1806, la Prusse l'avait remplacée dans la coalition.

(9) A la fin du **Mémorial de Sainte-Hélène** (p. 297) le comte de Las Cases a consacré quelques lignes au combat de la division Teulié à Naugardt. Le récit comporte plus de détails, avec quelques légères différences.

(10) Le général Teulié (Savoyard ou Piémontais sans doute) paraît avoir été en relations suivies avec Stendhal (Henri Beyle) qui avant d'être diplomate avait été militaire. Le grand écrivain lui a consacré un passage piquant que le lecteur curieux trouvera à la page 27 de son livre sur l'Amour. (Edition complète de 1858).

l'ordre de continuer ses services, « les Italiens, nous dit Thiers, étant acheminés vers leur pays, mais non licenciés ». Notre compatriote s'était vaillamment conduit au siège de la place forte prussienne, et le 18 mai était fait chevalier de la Couronne de Fer (11).

Nommé le 26 juin 1808 colonel du régiment Royal-Dalmate, Moroni servit pendant la campagne de 1809 en Autriche, sous les ordres du prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. Au commencement de cette campagne, il avait défendu avec dix compagnies de son régiment le fort de Malghera, au Nord-Ouest de Venise (devenue d'abord ville autrichienne depuis la perte de son indépendance en janvier 1798, mais que le traité de Presbourg avait, le 26 décembre 1805, donnée à la France).

Quoique ce fort qui constituait, à la limite des lagunes, une importante tête de pont, ne fut pas en état complet de défense, Moroni y résista à l'attaque d'environ 5.000 hommes de l'armée de l'archiduc Jean et les repoussa avec des pertes sérieuses.

Plus tard, le brave colonel, à la tête de son régiment, s'empara, malgré les obstacles que lui apportaient le terrain et des abatis, de deux redoutes gardées par d'importantes forces autrichiennes et qui barraient la route de Willach en Carinthie. Cette brillante affaire lui valut la décoration de la Légion d'honneur qui lui fut accordée le 30 mai 1809.

Détaché le même mois, avec deux bataillons, pour marcher contre des corps de partisans autrichiens qui inquiétaient la région montagneuse limitrophe du Tyrol et de l'Italie, il parvint à les en chasser et à leur faire subir des pertes considérables. Outre les prisonniers, il prit plus de 400 fusils abandonnés dans leur fuite.

---

(11) Ordre civil et militaire créé en Autriche par Napoléon le 5 mai 1805, dans le but d'attacher autant que possible les Italiens et les Autrichiens à l'Empire et à la dynastie napoléonienne.

Les événements de 1814 et 1815 amenèrent la disparition temporaire mais l'empereur d'Autriche, François II, le resta, en 1816, et s'en déclara le grand maître.

Le 14 juin 1809, le régiment de Moroni, qui avait rejoint en Hongrie l'armée du prince Eugène venant faire sa jonction avec la grande armée, contribuait à cette victoire du Raab, qui vengeait l'échec de Sacile et faisait un digne anniversaire aux glorieuses journées de Marengo (1800), et de Friedland (1807). Employé ensuite au blocus de Presbourg, sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers (le père du maréchal du second empire), le même régiment fut détaché, une nuit, à l'attaque d'une redoute qui gênait beaucoup les avant-postes français. Moroni enlève d'assaut l'ouvrage, et cette prise, obligeant les Autrichiens à abandonner la ligne sur laquelle il se trouvait, les force à rentrer dans Presbourg et à laisser en notre pouvoir la rive droite du Danube.

Cette affaire avait retenu près de la forteresse une partie de l'armée de l'archiduc Charles et, par conséquent, contribué aussi au gain de la bataille acharnée qui, de l'autre côté de l'immense plaine du Marchfeld, venait de se livrer à Wagram, vis-à-vis de l'île de Lobau (5 et 6 juillet 1809).

Mais de nombreux partisans infestaient encore les derrières de l'armée française, aux confins du Tyrol, et l'officier corse, spécialisé pour ainsi dire dans la guerre de montagne par son atavisme, est une seconde fois chargé de les réduire. Il marche contre eux avec son fidèle régiment, les bat au village de Spital, sur la haute Drave, au-dessus de Willach, et leur prend un canon. Ne quittant pas le général Baraguey-d'Hilliers, il fait partie d'une expédition de plus grande envergure dans le Tyrol allemand toujours très affectionné à l'Autriche, et dont les généraux Jellachich et Chasteler ainsi que l'aubergiste Hoffer avaient fait soulever les paysans. Il prend part à toutes les affaires qui y ont lieu et commande ensuite la place de Botzen (Tyrol italien) dont nous venions de nous emparer (1809).

Rentré en Italie, il commande le département de Tagliamento et par intérim la place de Venise (sous les ordres du général Monnier, dit le Chevalier de Courcelles, qui lui a

consacré un article, mais c'est une erreur de l'écrivain (12). Le 19 octobre, on le nomme colonel du régiment de conscrits de la garde royale italienne et il l'organise tellement bien que, sept mois après, le prince Vice-roi, ayant passé cette garde en revue, est si satisfait de sa tenue et de son instruction, qu'il en fait les plus grands éloges à son chef, en présence de tous les officiers et généraux qui assistent à cette prise d'armes.

Ce fut à cette occasion que le fils adoptif de Napoléon lui fit don d'un beau sabre portant cette inscription : « Le Vice-roi d'Italie au colonel Moroni. »

Le 28 août 1811, notre compatriote échangeait son régiment contre celui des Vélites royaux. L'année suivante, il faisait la désastreuse campagne de Russie, toujours sous les ordres du prince Eugène, toujours avec le corps italien (garde royale et division Pino) (13) dont il ne se sépara pas pendant cette lamentable retraite qui ne s'arrêta que derrière la

(12) Le général Monnier (1758-1812) qui, comme brigadier, s'était illustré en 1799 par sa belle défense de la place d'Ancône (qui ne se rendit qu'après 105 jours de siège régulier et 5 sommations) et, comme divisionnaire, à Marengo et à la prise d'assaut d'Arezzo cessa d'être employé après le 12 juin 1801 (nous ignorons pour quels motifs) jusqu'à la Restauration qui le fit comte, grand officier de la Légion d'honneur et Pair de France. Il est donc matériellement impossible qu'il ait eu un commandement en Italie en 1809.

(13) Ces troupes qui, pendant la marche sur Moscou, n'avaient connu que la fatigue et assez souvent la dysenterie (pour son bonheur, la division Pino n'arriva qu'après la bataille de la Moskowa, ou Borodino), subirent pendant la retraite les plus cruelles épreuves :

Ce fut d'abord la bataille de Malo-Iaroslavetz, une véritable boucherie, où Pino reçut une blessure grave (24 Octobre 1812), puis au mois de novembre ce furent l'encombrement tragique de Czarewo-Zaimitché, le combat de Wiasma, le désastreux passage du Vop, prélude en plus petit de celui de la Bérésina, et enfin ce dernier, effroyable comme on sait. Bien rares ceux qui purent, comme Moroni, revoir leur patrie.

Dans son « **Consulat et Empire** » (tome V, page 418), Lacretelle a écrit : « Celui de tous les corps d'armée qui avait payé le plus large tribut à l'extermination générale était le cinquième, celui du Vice-roi d'Italie. M. de Labaume, attaché à ce prince, raconte que, se trouvant dans une maison avec un groupe d'officiers et de soldats, ils se disaient entre eux : « Voilà tout le cinquième corps ». (Petite erreur, c'était le quatrième).



solide barrière de l'Elbe. Le chevaleresque beau-fils de l'empereur, après le départ de celui-ci à Smorgoni (5 décembre), et l'abandon de Murat à Posen (10 janvier 1813), avait dirigé cette retraite avec un dévouement et une abnégation dont l'égoïsme du roi de Naples n'était malheureusement pas capable.

\*  
\*\*

Nommé général de brigade le 11 janvier 1813, Moroni servit pendant la campagne de Saxe, dans la division italienne Peyri, le successeur de Pino (14). Son commandant de corps d'armée, le IV<sup>e</sup>, était le général Bertrand, le futur compagnon de l'empereur à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène.

Après la victoire de Bautzen (à laquelle ce corps prit une part fort honorable) le maréchal Oudinot, opposé à l'armée suédoise, prussienne et russe de son ex-collègue Bernadotte, devenu notre ennemi comme prince royal de Suède, fit sa malheureuse tentative sur Berlin, et se fit battre à Gross-Beeren (le 23 août, c'est-à-dire presque au moment où Napoléon remportait la brillante victoire de Dresde). Moroni y fut lui-même blessé d'un coup de feu au côté gauche, non loin de Berlin, devant le village de Junndorf. Un décret impérial du 24 octobre l'en récompensa en le créant baron de l'Empire et commandeur de la Couronne de Fer.

Peu après (31 octobre) le valeureux général eut encore l'occasion de verser son sang à la bataille de Hanau (15)

---

(14) Le 19 mai, cette division Peyri, composée de 7 à 8.000 hommes, jeunes soldats ayant été détachés vers Hoyersverda pour tendre la main au maréchal Ney, et s'éclairant mal, tomba à l'improviste au milieu de 15.000 soldats russes aguerris du maréchal Barclay de Tolly. Elle fut enveloppée et, quoique se défendant bravement, elle aurait succombé si la cavalerie de Ney, commandée par le général Kellermann, le fils du maréchal duc de Valmy, n'était arrivée à temps pour la dégager. (Thiers, tome XV du **Consulat et Empire**).

(15) Au confluent du Mein et de la Kinzig. La division italienne, alors commandée par le général Fontanelli, et qui n'avait presque pas été engagée à Leipzig, dut, après, combattre constamment en première ligne pendant la marche sur le Rhin, harcelée par l'ennemi. Au milieu de cette armée à moitié démoralisée, elle fut jusqu'au dernier moment, admirable d'énergie et de discipline.

lorsque la Grande Armée, contrainte après Leipzig d'évacuer définitivement l'Allemagne pour défendre le sol natal, se heurta aux 40.000 hommes austro-bavarois du général de Wrède et dut leur passer sur le corps pour s'ouvrir la route de Mayence.

Moroni y reçut deux fortes blessures d'arme blanche, l'une sur la tête et l'autre au bras droit, qui le mirent hors de combat et en firent un prisonnier de guerre. A cette même affaire de Hanau, de Wrède avait été blessé très grièvement au bas-ventre, au point de passer un moment pour mort, mais ce n'était pas pour notre général une consolation suffisante.

Rendu à la liberté le 15 juin 1814, il se retira dans ses foyers où il jouit de la solde de non-activité de son grade. Dans son *Dictionnaire biographique des officiers généraux*, l'écrivain royaliste Le Chevalier de Courcelles, affirme que cette position de non-activité dura jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1818, date de sa mise en retraite en vertu des dispositions de l'ordonnance royale du 20 mai précédent. Cette phrase écrite sous la Restauration (1820) est absolument tendancieuse et la vérité est, comme on le verra plus loin, qu'il reprit du service en Corse pendant les Cent-jours.

\*  
\*\*

Moroni s'était marié fort jeune, à dix-huit ans (4 février 1780). Il avait épousé Claire Vittori, née à Lentu, canton de Campitellu, fille d'Etienne et d'Ange Marie (toujours absence de patronyme pour l'épouse). Il en eut deux enfants, mentionnés comme vivants dans une pièce de 1816.

Dans un rapport au Ministre de la Guerre de cette année, il est signalé comme « pauvre et d'une santé fort délabrée par ses blessures et ses fatigues de guerre » (16).

---

(16) Les blessures du général nous sont déjà connues. Quant à ses états de services, ils atteignaient un total de 36 ans, 9 mois, du 1<sup>er</sup> mars 1793 au 15 juin 1814, se décomposant exactement en 21 ans, 3 mois et 15 jours de services proprement dits, et 15 ans, 5 mois et 15 jours de campagnes.

Dans une autre pièce de son dossier au Ministère, datée du 4 décembre 1830 il est vrai, le général se basant sur sa famille devenue, paraît-il, nombreuse, sollicite une augmentation de sa retraite de 2.600 francs, ou un emploi actif. La lettre est adressée au Ministre « sous les ordres de qui il a servi au camp de Boulogne » (17). Nous ignorons la suite donnée.

A propos du général Fiorella, nous avons récemment cité dans cette Revue, le peu de bienveillance du fameux « Inspecteur général et commissaire du roi », le marquis de Rivière (18). Le noble personnage n'usa pas de meilleurs procédés à l'égard du général Moroni, comme on va en juger par ce qu'il écrivait de lui, le 28 avril 1816 : « Instruit, bonne « moralité, *principes mauvais*, fortune aisée (19), marié, deux « enfants, physique valétudinaire, partisan de Bonaparte, a « été nommé chef d'état-major de la 23<sup>e</sup> division militaire « (Corse) par le duc de Padoue, depuis le 20 mars 1815. Il « s'est assez bien conduit depuis son arrivée dans l'île. L'état « de sa santé ne lui permet pas d'être employé à un service « actif.

« En lui faisant l'application des dispositions de l'instruction concernant les officiers français rentrés du service « actif à l'étranger, il doit descendre d'un grade. On a en « conséquence l'honneur de proposer à S. E. de le proposer « au roi pour le grade de colonel d'Etat-major et de faire

(17) Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, ministre de la guerre pour la deuxième fois

(18) Marquis, puis duc de Rivière (1765-1828), fervent royaliste, ancien officier de Louis XVI, Louis XVIII le nomma Maréchal-de-camp en 1814, commandeur de Saint-Louis et pair de France en 1815, enfin ambassadeur à Constantinople, grand-croix de Saint-Louis en 1816. Charles X le créa duc en 1827. Compromis dans le complot de Cadoudal, Pichegru, etc., contre le Premier Consul en 1804, il fut condamné à mort mais obtint sa grâce par l'intercession de Madame Bonaparte, la bonne Joséphine.

(19) Ce qui est en contradiction avec le document de 1830 précédemment cité. Mais après tout, il avait peut être fait, dans l'interval, un héritage ! A moins que ce ne fut de la part de Rivière pure malveillance.

« régler en même temps les droits qu'il peut avoir à la re-  
« traite. »

Heureusement pour lui et pour l'équité, le roi et son ministre en décidèrent autrement, et le général de brigade de l'empire, réadmis au service de la France, comme « maréchal-de-camp », fut retraité avec la pension de son grade réel. Il reçut même la croix de Saint-Louis le 19 août 1818.

Ici s'arrêtent les détails recueillis sur la vie de ce brave officier général qui mourut à Bastia le 27 novembre 1835 et a droit certainement au souvenir déférent de la postérité.

Plus heureux que pour le général Fiorella, nous avons pu retrouver son portrait. Il existe, en compagnie de beaucoup d'autres illustrations corse, dans l'ouvrage de l'abbé Galletti.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

---

## Histoire Corse

---

# LES CLOCHES SOUS LES FLOTS

---

En ce temps là les corsaires barbaresques écumaient la Méditerranée, et pillaient les côtes chrétiennes.

Dans les *parate* où tours de guet, semées le long des rivages de la Corse, des soldats veillaient nuit et jour, avertissant les populations de l'approche des galères musulmanes.

Sur le haut promontoire de Capu di Muru, une tour domine les deux golfes d'Ajaccio au Nord, et de Valincu au Sud ; par temps clair pas la moindre épave qui passe inaperçue.

Or, à l'aube de ce jour-là, à la fin d'un beau mois de septembre, Parteu, le mercenaire corse, prit sa faction sur le haut de la tour, et le guetteur qu'il remplaçait lui jeta à



l'oreille : « Il y a depuis cette nuit sur la mer quelque chose de peu catholique, on dirait des nuées. Pourtant le ciel est si pur et si étoilé, la lune brille !... »

Quand le soleil se leva, Parteu vit que la mer avait disparu sous une immense nappe de brume. Elle déferlait mollement au pied des collines. Le ciel était sans nuages, les montagnes des deux golfes et même de la Sardaigne étaient visibles dans leurs moindres détails, mais le guetteur avait beau écarquiller les yeux et fouiller les replis du brouillard, la mer n'apparaissait nulle part.

Avec cela pas le plus petit souffle d'air ! Le soleil de midi blanchit violemment la nappe ouatée, le soleil couchant en dora et en rougit les mamelons ; au crépuscule elle devint blafarde.

Au lever de la lune, une légère brise d'Ouest se leva, puis fraîchit plus forte et plus rageuse. D'abord lentement puis rapide, la brume gravit la montagne, bientôt la tour fut submergée et les nuées pleines de fantômes défilèrent toute la nuit, dans une course échevelée.

En passant la consigne à Brandiziu, Parteu lui dit : « Ouvrez bien les yeux mon vieux, beau temps pour les pirates. Ces nuages ont pu favoriser leur débarquement près d'ici. » — On leur naufrage sur les brisants, répondit l'autre. Toutefois je veillerai. Et pour se donner du cœur au ventre en cette nuit propice aux esprits mauvais, Brandiziu entonna à pleine voix un *voceru* farouche, déclarant la vendetta à ces chiens de mécréants. La mélodie très lente, traînante, coupée de sortes de hurlements, était lugubre.

Or, six félouques barbaresques, dans la brume, naviguant prudemment à la rame, avaient durant la matinée croisé dans le golfe d'Ajaccio.

Le renégat qui les commandait, croyant être parvenu à l'Isolella, fit mettre le cap à l'Est au jugé ; une galère allait en avant, très lentement. Les sens des forbans étaient suspendus au bruissement de l'étrave ; ils redoutaient le choc sur des écueils, cachés par la brume. Tout à coup un bruit d'écu-

me, au Sud. Les brisants ! Les mécréants frémissent. Mais le prophète sans doute les protège, les brisants sont dépassés sans encombre. Un choc brusque, un crissement prolongé, et les quilles frissonnent. Les galères sont échouées sur une blanche arène.

Leurs sens libérés de l'attente angoissée, les pirates aperçoivent confusément une plage mollement incurvée entre deux caps rocheux. Une forêt de ces arbres aux noires frondaisons que nous nommons « *Sajne* » revêt la pente raide, au-dessus du sable. Le renégat chef de l'entreprise et quelques hommes sautent sur la berge, grimpent à travers la futaie, pour reconnaître le pays. Il s'aperçut, étant né à Zicavu, qu'ils avaient échoué près de Capu di Muru et vit que le banc de brume n'avait pas plus de trente à quarante mètres d'épaisseur, qu'au-dessus le soleil brillait, et que le guetteur faisait bonne garde sur la tour.

Il décida d'attendre la nuit pour débarquer. L'après-midi fut employée à renflouer les felouques et, à l'ancre, à quelques encablures du rivage, mollement balancés sur l'onde calme, les pirates attendirent le lever de la lune.

\*  
\*\*

Quand ils partirent, la brise, sans soulever de lames sur la mer, entraînait le brouillard sur la montagne, protégeant leur ascension.

Mansour le renégat, voulait razzier Zicavu, pays riche en butin et en belles filles, ses sœurs de race dont il comptait peupler son harem en Barbarie. Auparavant, il voulait assurer ses derrières en massacrant la garnison de la « *parata* ».

Mais bien que familier des lieux, il désespérait de trouver le chemin dans cette brume quand Brandiziu se mit à hurler le voceru dei Mori.

Se guidant sur la voix, les cent maures furent bientôt tapis sous les yeuses près de la construction militaire.

Ils prièrent Mahomet de leur fournir l'occasion d'un assaut,

une défaillance, un assoupissement du veilleur, qui leur aurait permis de tenter l'escalade bien que celle-ci fut quasi impossible. La tour était bien bâtie et inexpugnable pour ceux qui n'avaient que leurs épées et leurs arquebuses.

Or, l'officier génois apparut aux créneaux : « Chien de Corse, quand auras-tu fini de me casser les oreilles avec ton chant stupide ? Ne crains-tu pas d'attirer toutes les chouettes de ces montagnes ? — Chouette toi-même, voleur de Génois, répondit le Corse. »

Quelques horions furent échangés et le casque du soldat roula au pied de la tour... « Va le chercher, cria l'officier, et reviens vite que je te fasse pendre. » Déjà inquiet sur les conséquences de sa rébellion, le malheureux Brandiziu ouvrit la poterne, située à quelque cinq mètres au-dessus du sol, déroula une échelle de corde et fut bientôt en bas. Il sentit un froid subit entre les omoplates, tomba le nez dans un buisson de myrtes et son âme chrétienne s'envola au paradis.

Mansour s'était rué, un stylet au poing. Brandiziu mort, il bondit sur l'échelle de corde. Otant leurs chaussures, pieds nus, les pirates le suivirent, une vingtaine d'entre eux furent bientôt dans la chambre basse de la tour où étaient entassées les munitions. Au-dessus, la garnison ronflait. La trappe d'accès était ouverte.

Sans bruit, les pirates bondirent dans la chambre et les cinq dormeurs, Corses, Allemands et Espagnols furent égor-gés sans crier gare. L'officier génois descendant des créneaux fut assassiné à son tour. La voie de la mer était libre, les pirates pouvaient sans grand danger pousser jusqu'à Zicavù. Ragaillardis par le vin des vaincus, ils gravirent la montagne et parvinrent au matin, un dimanche, au village, sans que l'alarme eut été donnée.

Tout le pays était à l'Eglise. Comme un vol de corbeaux, ils s'abattirent sur les fidèles agenouillés, tuant les hommes, poussant devant eux femmes et enfants. En deux heures, le pillage était terminé. Chargeant leurs captifs du butin recueilli, entre autres choses les cloches de l'Eglise, ils reprirent le chemin de la mer.

Quelques Corses échappés au massacre avaient couru à travers la piève criant : « Aux armes, aux armes, les Turcs ont débarqué sur nos rivages. » D'autres sonnaient de la conque marine, si bien que des contingents de montagnards armés se rejoignirent vers le milieu du jour à Zicavu et coururent sus aux Maures. Mais quelque hâte qu'ils missent à poursuivre les mécréants et bien que ceux-ci eussent leur marche ralentie, et par le poids du butin et par le mauvais vouloir des captifs à les suivre, ils avaient pourtant une forte avance.

Ils parvinrent sans encombre au rivage. Captifs, butin et ravisseurs furent vite embarqués et, à force de rames, s'éloignèrent sur la mer maintenant presque libre de brumes et houleuse.

Ils étaient à peine à quelques longueurs de galère au large quand les Corses arrivèrent sur la plage. Quelques arquebusades, et nombre d'imprécations furent échangées de part et d'autre.

Des soldats des *parate* de Serra di Ferru et de L'Isolella arrivèrent aussi, mis en éveil par le vol circulaire des corbeaux au-dessus de la tour de Capu di Muru, ce qui est comme chacun sait un signe de mort.

Tout ce monde n'ayant pas de navires pour poursuivre les corsaires dut se contenter de leur montrer le poing et de leur promettre une vengeance éclatante.

Cela n'empêchait pas les felouques d'approcher du promontoire de Capu di Muru. Bientôt elles auraient disparu. Alors le curé de Zicavu qui se trouvait là, en armes lui aussi, fit agenouiller ses ouailles. Tous adressèrent au ciel une fervente prière pour les captifs, et le prêtre invoqua Dieu... « Faites au moins, ô mon Père ! que nos cloches restent en Corse ! »

On vit alors la galère amirale s'arrêter, tandis que les Maures poussaient des glapissements de terreur, piquer du nez et sombrer en moins d'un moment.

Depuis elle repose au fond de la mer.

Les jours de grande tempête, quand des navires sont en



perdition au large de nos côtes, ou bien encore à Noël, à minuit, les cloches sonnent.

Quelques vieillards se souviennent les avoir entendues, mais nul n'a pu les voir.

L'an dernier, naviguant par mer calme parmi les écueils du cap, je tentai de les apercevoir. Je vis bien scintiller quelques écailles de sirène, mais aucun reflet de bronze ne décéla la présence des cloches.

Toussaint MURZI.

---

# NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE

Par Vincenzo PAOLI

---

L'auteur de ce beau livre, qui habite l'île d'Elbe est, comme tous les Elbois, un admirateur du Grand Empereur. Cependant, redoutant un accueil glacial de la part du public, il a hésité à le faire paraître.

Eh bien ! Vincenzo Paoli peut être rassuré : tous ceux qui auront la bonne fortune de le lire en seront enthousiasmés, car son œuvre historique est sincère, et son ardent amour pour l'ancien souverain de la petite île ne l'a pas empêché de signaler ses erreurs et ses fautes.

Il l'a dépeint au milieu d'une population qui le vénérât, réconforté par sa mère Letizia, la Niobé corse, par sa sœur Pauline qui, malgré sa légèreté et ses aventures, avait le cœur haut placé, et par ses loyaux compagnons d'armes : Bertrand, Cambronne et Drouot.

Trahi par ses généraux qu'il avait comblés de faveurs et d'honneurs et surtout par Marmont qui pactisa avec les alliés au moment où il allait les *bouter* de France, Napoléon se vit

dans la pénible nécessité d'abdiquer l'Empire et de prendre le chemin de l'exil (1).

Le tzar Alexandre lui avait offert l'hospitalité dans son palais, et lord Castlereagh un asile dans un de ses châteaux d'Ecosse.

Il préféra la petite île de la mer Tyrrhénienne qui, à cette époque, appartenait à la France et dont le général Duhesme était le gouverneur militaire. Elle comptait alors dix mille habitants environ, la plupart pêcheurs et mineurs.

Le 4 mai 1814, à trois heures de l'après-midi, Napoléon I<sup>er</sup> débarque à Portoferraio, « Les canons tonnent, les équipages des navires présents dans le port poussent des « hourras », les tambours battent, les cloches sonnent, les femmes agitent leurs mouchoirs, les hommes applaudissent, poussent des cris de joie, jettent leurs chapeaux en l'air, trépignent, pleurent, rient... le délire, la joie et l'enthousiasme se communiquent à la foule entière. »

Le Maire Traditi présente au souverain, sur un plat en argent, les clefs de la Ville, mais il est tellement ému qu'il ne peut articuler une parole. Le Vicaire général Joseph-Philippe Arrighi, petit parent de Napoléon I<sup>er</sup>, lui souhaite la bienvenue.

On le conduit à l'Eglise, où la population chante en chœur le *Te Deum*. Il s'agenouille et prie. Puis l'Archiprêtre de Capoliveri, qui a la langue bien pendue, dans une longue allocution, signale au souverain les déplorables conditions dans lesquelles se trouve le clergé de l'île.

Napoléon se lève et, le sourire aux lèvres, lui répond : « Soyez tranquille, Monsieur l'Archiprêtre, *Dominus vobiscum* n'est jamais mort de faim ! »

Dès son arrivée, il prit son rôle de souverain au sérieux.

---

(1) Napoléon, dans son testament, a déclaré que Marmont, Angereau, Talleyrand, La Fayette, en le trahissant, avaient fait le jeu des ennemis de la France.

et, pendant son séjour qui ne dura que dix mois, il ne cessa de s'occuper de la petite île et de ses habitants.

Il fit tracer des routes, planter des mûriers, assainir Portoferraio, etc... Il se proposait même de reboiser l'île et de la rendre aussi verte qu'à l'époque romaine. Les habitants l'adoraient.

Sa première visite fut pour les mines de fer de Rio Marina, dont le directeur Pons de l'Hérault était Français.

Mais le Gouvernement de Louis XVIII, violant le traité de Fontainebleau, ne lui envoyait pas de subsides ; et il lui fallait de l'argent pour payer les fonctionnaires et sa petite armée. Il dut alors recourir à des impôts et prélever les revenus des mines, qui étaient affectés à la Légion d'Honneur.

Sa petite armée se composait de :

Un bataillon corse .....	Hommes	400
Un bataillon elbois .....	—	400
Grenadiers et chasseurs de la Garde .....	—	20
Artilleurs de la Garde .....	—	28
Chevaux-légers polonais .....	—	84
Officiers et sous-officiers de la Garde .....	—	122
Officiers et sous-officiers polonais..	—	24
Mamelucks .....	—	8
Musique de la Garde.....	—	20
Tambours .....	—	14
Gendarmes (presque tous Italiens et Corses) .....	—	50

En tout, y compris les généraux et l'Etat-Major, 1.647 hommes. Plus tard la Garde compta 700 hommes.

Les Alliés, et principalement le prêtre défroqué Talleyrand, regrettaient d'avoir installé l'*Ogre de Corse* si près de l'Italie et de la France, et ils étaient loin d'être rassurés. Déjà il était question de le transporter à Sainte-Hélène. Il fallut l'énergique intervention du tzar pour les empêcher de renier leurs signatures.

Napoléon était surveillé étroitement. L'auteur cite, sous le nom de « *Marchand d'huile* », un espion qui se faufilait dans

l'entourage de l'Empereur et adressait tous les jours des rapports à ses chefs. On ne connut jamais le nom de ce misérable. Le commissaire anglais Campbell, de son côté, ne cessait d'observer le captif et profitait de toutes les occasions qui se présentaient à lui pour rendre visite au proscrit ou l'accompagner dans ses courses.

Mais Napoléon n'ouvrait son cœur qu'à ses fidèles généraux et, tout en préparant sa fuite, restait impénétrable. D'ailleurs, il connaissait les espions et avait l'œil sur eux.

Cependant il hésitait avant d'aller dans l'inconnu. Mais lorsqu'il apprit, par le prince Eugène et par Fouché, qu'au Congrès de Vienne les Alliés avaient décidé de l'enlever de l'Île d'Elbe pour le transporter dans une des Açores, il prit la décision irrévocable de rentrer en France et de tenter, coûte que coûte, le sort.

Il profita de l'absence du Colonel Campbell, qui s'était rendu en Italie, pour prendre la fuite. Mais, même s'il était présent, le Commissaire anglais n'aurait pu s'opposer à ses desseins, car deux jours avant son départ, Napoléon avait soumis tous les ports de l'Île à un blocus rigoureux, et, le cas échéant, n'aurait pas hésité à s'assurer de sa personne en le faisant emprisonner.

Le 26 février 1815, à huit heures du soir, il s'embarquait sur l'*Inconstant* avec une partie de ses troupes, tandis que l'autre partie prenait place sur la minuscule flottille qui accompagnait le navire de guerre.

Ce soir-là, Pauline Borghèse, pour ne pas éveiller l'attention des Elbois, donnait une fête à la *palazzina dei Mulini*. Mais la population se rendit vite compte que le souverain les quittait et tous se précipitèrent vers le quai pour faire leurs adieux à l'homme qui avait été pour eux un grand bienfaiteur.

Napoléon débarqua au golfe Jouan. Sa marche sur Paris fut triomphale... Waterloo et Sainte-Hélène résonnent tristement aux oreilles françaises !

Ce livre de Vincenzo Paoli contient une bibliographie com-



plète, de nombreuses références, des appendices et notes qui présentent un grand intérêt. Il est orné de très belles gravures.

On y lit des pages émouvantes qui projettent une vive lumière sur la figure de Napoléon I<sup>er</sup> et celles de sa mère, de sa sœur et du général Drouot, qu'il considérait comme le « Premier artilleur du monde ».

Drouot était le fils d'un boulanger de Nancy. Il fit ses premières études chez les Frères des Ecoles chrétiennes. Mais comme la famille s'était considérablement accrue, il dut quitter l'école, pour aider son père. Il s'instruisait tout seul, la nuit, à la lumière de la petite lampe qui éclairait le four.

En 1792 — il avait alors 17 ans — il se fit soldat pour défendre sa patrie menacée par l'étranger.

Il passe les examens d'officier, à Châlons, et se présente avec de gros souliers aux pieds et un bâton à la main.

Ses réponses étonnent l'illustre mathématicien Laplace, qui lui serre la main, le presse contre son cœur, le félicite chaudement, et lui annonce qu'il est admis le premier.

La carrière du jeune officier fut brillante. Il devint un des meilleurs auxiliaires de l'Empereur.

Il était très modeste et pas courtisan. Lorsque ses camarades allaient aduler l'Empereur tout-puissant, il se tenait toujours à l'écart.

Mais quand Napoléon fut relégué à l'île d'Elbe, il s'empressa de lui offrir ses services et encore qu'il n'eut pour vivre qu'une maigre rente de 2.400 francs, il refusa catégoriquement les 200.000 francs que son Maître lui offrait, ne voulant pas qu'on put l'accuser de s'être vendu.

Il fut nommé gouverneur militaire de l'île d'Elbe et là, pour ne pas grever le petit budget du vaincu, il ne voulut pas recevoir d'émoluments.

A Ligny et à Waterloo, il fit gronder une dernière fois ses batteries foudroyantes. Puis, exilé de France, il alla, à Paris, se constituer prisonnier.

— Vous n'êtes pas poursuivi, lui dit-on, à la porte de la prison.

Il répondit : « Il est inutile que vous me fassiez faire deux fois le même voyage. » Et il resta.

Il se défendit loyalement, en soldat sans peur et sans reproche. Il fut acquitté.

En sortant de sa prison, il trouva un carrosse du roi qui le conduisit aux Tuileries. « Là, Louis XVIII l'accueillit très affablement, loua sa droiture, son esprit de sacrifice qu'il qualifia de religion des âmes d'élite, et en le congédiant, lui dit qu'il comptait sur son concours. »

Drouot s'inclina respectueusement devant le nouveau souverain, mais, malgré les offres brillantes qu'on lui faisait, il ne parut plus à la Cour.

« Je ne puis, disait-il, accepter des charges et des honneurs, alors que mon bienfaiteur est tenu en esclavage sur un rocher de l'Atlantique. »

Napoléon, en mourant, lui avait légué 200.000 francs, mais il n'en reçut que 60.000 qu'il répartit entre les vétérans de la Garde Impériale.

Sa mort l'affligea énormément. Il ne put se consoler de n'avoir pu lui fermer les yeux.

Il perdit la vue et mourut en 1847, après avoir été aveugle pendant quatorze ans.

Le désintéressement et les sentiments de cet illustre soldat peuvent servir d'exemple aux hommes d'aujourd'hui.

La ville de Nancy lui a élevé une statue et Paris a donné son nom honoré à l'une de ses plus belles rues (1).

J. CARABIN.

---

(1) **Napoléon I<sup>er</sup> à l'île d'Elbe** a été édité par Niccolò Giannotta à Catane (Sicile).

# Relation du voyage de Pascal Paoli

## D'ITALIE EN ANGLETERRE (1)

---

Tout le début manque et le premier feuillet commence ainsi : .....a veder una famosa fabbrica di tele indiane che è fuori della città e dove lavorano da mille circa operaj e da colà tornassimo all' albergo, che trovammo pure pieno di gente accorsa per vedere il generale. Ci fermassimo tutto il giorno degli 11 in Augusta perché il tempo minacciava tempesta.

La mattina dei 12 partissimo da Augusto prendendo la strada di Donavert, e la sera ci fermassimo alla piccola città di Nordlingue, ove andassimo ad osservare un grande e maestoso tempio tutto di pietra gotico, ove erano bellissime pitture sulla tavola, essendo tolta questa chiesa dai luterani ai cattolici, essendo ora tutta la città luterana. La mattina dei 13 partissimo da Nordlingue e caminando tutto il giorno per strade cattive, la notte ci restassimo ad una piccola osteria detta Blaufelden, da dove partendo la mattina de' 14 dopo una posta e mezza arrivassimo a Margenthall' piccola città appartenente all' ordine Teutonico, e residenza del gran maestro di quest' ordine. Essendo le strade impraticabili fossimo consigliati di uscire fuori della strada di posta ed andare a Werthaimb e colà imbarcarci sul Meno come facesimo, essendoci imbarcati alle 6 della sera in dettò luogo. Avendo navigato tutta la notte, il giorno seguente verso l'ora

---

(1) Ce récit peut être considéré comme la continuation de celui dont nous avons donné l'analyse dans le n° 53 de la **Revue de la Corse**, d'après la brochure de M. Ersilio Michel. Le général quitta Livourne le 12 juillet accompagné de Gentili et du père Guelfucci, son secrétaire. La relation du voyage a sans doute été faite par celui-ci, car l'écriture du document est exactement la même que celle des lettres portant sa signature. Le document est rédigé sur des feuilles de papier à petit format, dont quelques-unes manquent malheureusement. Elles nous ont été communiquées par feu Ambroise Malaspina, qui les avait reçues d'un habitant de Belgodère.

di mezzo giorno arrivassimo alla città d'Hannau che è sulla riva dritta del fiume appartenente al langravio d'Hassia Cassel, e poco distante della città vi è un bel palazzo sulla riva del fiume, ove si ritrovava il principe ereditario di questa casa. Scendessimo dalla barca ed osservammo questo palazzo al di fuori e i giardini. Ci rimbarcassimo e proseguendo il viaggio per il fiume la sera al tramontar del sole arrivassimo a Francofort e prendessimo alloggio all' albergo detto del principe Carlo. La mattina a giorno dei 16, accompagnati da due signori banchieri principali della città andassimo in due carrozze a vedere il palazzo pubblico che niente ha di particolare. Vi trovassimo però uniti tutti i borgomastri della città che senza fare alcun particolar complimento andavano osservando il Generale, avendo forse manifestato loro i mentovati signori il dì lui arrivo, sebbene pregati di non parlarne. Ci fù mostrata la stanza ove si elegge l'imperatore, la holla d'oro originale e ne fu data copia in un libretto al Generale. Dì poi andassimo a vedere gli arsenali ben forniti della città e l'armaria. Al ritorno già era pubblico l'arrivo del Generale a Francofort e tutta la strada per andare all' albergo, e l'albergo stesso erano pieni di gente d'ogni condizione affollata per vederlo.

\*  
\*\*

Plusieurs feuillets (2) manquent ici, puis le récit continue de la sorte :

Fu conosciuto e la gente cominciò ad affollarsi all' albergo sino a starvi tre e quattr' ore in strada per vederlo. Varj signori inglesi ed altri signori della città vennero a fargli visita, e frà questi uno che è conte di Granford membro attuale dei Stati Generali delle provincie, e commissario dell' amiralità in Amsterdam.

---

(2) Ces feuillets contenaient sans doute la continuation du récit depuis Francfort jusqu'en Hollande. — On remarquera combien la renommée de P. Paoli s'est étendue à toute l'Europe et combien, partout à son passage, princes et peuples lui témoignent de curiosité respectueuse et de considération. Il obtient même parfois les honneurs d'un chef d'Etat.



Fu avvertito il Generale da questi signori che il principe statolder desiderava di vederlo. Egli era in campagna ad una sua villa vicino d'Utrecht. Il Generale partì la mattina dei 30 col conte Gentili per andare da questo principe che lo ricevè con tutti i contrasegni di stima e di bontà, e lo condusse dalla principessa sua sposa, nipote del Re di Prussia, la quale lo ricevè con altrettanta compiacenza, e facendogli il suo complimento gli disse che era ben sicura che i suoi parenti (parlando del Re di Prussia, e del Principe ereditario suo fratello) l'avrebbero invidiata par avere la bella sorte di vederlo. Il principe volle a pranzo il Generale e lo tenne sempre alla sua dritta, avendo parlato soli per due ore, e dopo il pranzo il Generale partì per ritornare à Amsterdam.

Il giorno dei 3 settembre uno dei direttori della compagnia delle Indie ci invitò di andare divertirci per acqua sino al villaggio di Sandham distante 5 miglia circa da Amsterdam. Era preparato a tale effetto un yacht di da compagnia grande quanto un sciabecco con una grande e bella camera a poppa. Vi erano sopra due dame con diversi altri signori parenti e amici del direttore. Noi partissimo alle 9 e mezzo e al sortire dal porto furono sbarati i sei pezzi di cannone che avea il yacht. In un ora e un quarto arrivassimo a Sandham villaggio assai grosso e molto ricco essendovi manifatture d'ogni sorte, e specialmente fabriche di qualunque bastimento. Il paese è tutto tagliato da canali, e gli abitanti vivono con grandissima semplicità. Noi entrassimo in alcuna casa dei principali, e di uno specialmente che ha 15 mila zecchini di entrata all'anno, ed era vestito come uno dei nostri paesani. Le case però sebbene piccole sono estremamente pulite ed eleganti. Per ogni casa ci fù offerto dell' ottimo vino del capo di Buona speranza e di Malaga e le mogli dei padroni e le figlie ci servivano. Osservato il villaggio ritornassimo a bordo, ove fù apparcchiato un lauto pranzo, terminato il quale partissimo di ritorno per Amsterdam. Alle 5 della sera, avendo nell' atto di partire replicato lo sbarro de cannoni ed arrivassimo in Amsterdam all' imbrunir della notte. Al nostro sbarco era fatta la folla del popolo accorso per vedere il Generale che

bisognò durare molta fatica e stento per arrivare alla carrozza. La sera dei 2 di settembre una signora francese abitante in Amsterdam scrisse una assai pulita e compita lettera al Generale nella quale gli diceva, che essa si diletta di dipingere e pregava perciò il Generale di accordargli per un' ora la sua presenza per poter fare il di lui ritratto, giacchè essa sperava di ben riuscirci, e di stabilire con questa compiacenza la sua riputazione. Il Generale non seppe negargli la grazia, e la mattina dei 4 essa venne all' albergo, e fece il di lui ritratto, che è certamente il migliore di quanti se ne siano fatti finora. Altri principali signori della città si erano preparati per dare altri divertimenti al Generale, e specialmente un pranzo, ove per maggior distinzione doveano ritrovarsi tutti i signori del governo, ma il Generale si determinò di partire, come defatti la mattina dei 5 noi partissimo in una carrozza, e passammo per Hårlem, città assai bella distante poche leghe da Amsterdam. Ci fermammo circa due ore ad osservare questa città, e fra l'altre cose andammo a vedere il famoso organo della chiesa principale che si crede il migliore e maggiore che sia nell' Europa, e lo sentissimo a suonare. Vi era anche da vedere una famosa stamperia ed una fabbrica di tele, ma avendo cominciato ad affollarsi il popolo da ogni parte per vedere il Generale, ce ne partimmo in fretta proseguendo il nostro viaggio per l'Haja. In distanza circa di tre leghe da questa città si passa sopra una zatta il fiume Reno, alla riva del quale ritrovammo il sig<sup>r</sup> Burman pubblico professore di poesia e lingua greca in Amsterdam assai noto per la sua erudizione. Egli avea già composta una elegia sopra la conquista fatta dai Francesi della Corsica e l'avea già data alle stampe, e ne presentò varie copie al Generale in Amsterdam con altre sue opere. Questo signore volle condurci ad una sua casa di campagna che era in quei contorni distante due leghe dall' Aja. Vi era colà tutta la sua famiglia con altre signore e signori ed egli volle darci da cena. Restammo colà sino a due ore di notte, ed essendo partiti arrivammo all' Aaja (*sic*) un ora avanti mezza notte.

Questa città non ha che il nome di villaggio, non avendo

voce alcuna nelle deliberazioni della provincia e dei stati Generali ; è però assai bella, essendovi belli palazzi ed i migliori dell' Olanda, strade grandi e spaziose, e magnifiche piazze ornate di varj ordini d'alberi, e fa circa 45 mila anime. E distante dal mare due miglia circa, e vi si va per un magnifico e diviso stradone, che ha due altre piccole strade ai lati, e vengono framezate da quattro ordini d'alberi che le rendono più deliziose.

La mattina dei 6 il Generale andò a far visita all' ambasciatore britannico sig<sup>r</sup> cavaliere di York ou Zorche, e al dopo pranzo andò pure a far visita a S. A. Sera il sig<sup>r</sup> duca di Brunswik Welt-maresciallo (*sic*), e già ajo (?) del principe Statholder, che venne a restituirlgliela il giorno appresso. La sera stessa dei 6 venne pure a restituir la visita al generale. L'ambasciatore britannico e ci invitò a pranzo per il giorno dei 7 ad una sua casa di campagna. Appena fù noto l'arrivo del generale all' Haja cominciò ad empirsi l'albergo e la strada contigua di gente d'ogni qualità che voleva vedere e far visita al Generale. Vennero defatti a fargli visita tutti gli ufficiali dello stato maggiore, i Principali signori della città, e fra questi il conte di Bentink uno dei primi signori dell' Olanda e primo membro dei Stati Generali per la nobiltà, e le visite durarono per tutto il tempo che restassimo all' Haja.

Il giorno dei 9 fossimo nuovamente invitati a pranzo dall' ambasciatore d'Inghilterra, e si trovarono a questo pranzo tutti i ministri delle corti straniere, eccettuati quelli di Francia e di Spagna, ed alcuni dei principali membri dei Stati Generali. Il giorno dei 20 fossimo pure a pranzo del conte di Bentink, ove era pure l'ambasciatore britannico ed altri signori ; ed il giorno dei 13 a pranzo dal conte di Achuna, ministro di Portogallo. Primo di andare a pranzo il conte di Bentink condusse il Generale a Delft città distante un ora dall' Haja a vedervi i magazzini delle artiglierie e delle munizioni da guerra. Il giorno dei 14 andò a render le visite col biglietto alle porte di alcuni dei principali signori e membri del governo.

Il giorno dei 15 alle ore 11 e mezzo noi partissimo dall' Baja in una carrozza da vettura per andarci ad imbarcare per l'Inghilterra, avendo fatto correr voce che andavamo a vedere Rotterdam, ed a tale oggetto facessimo passare il nostro equipaggio per acqua alla volta di quella città. Alle ore sei della sera arrivassimo a Helvoetsluy luogo ove si prenda l'imbarco per l'Inghilterra. Vi era il pachetot di posta, che avea ordine dal sig<sup>r</sup> Caval<sup>re</sup> di Zorche di riceverci e di darci la camera di poppa, come fece il patrone. Doveamo imbarcare il giorno dei 16, ma essendo il vento contrario non potessimo partire che la mattina dei 17 due ore avanti il giorno ed arrivassimo il giorno appresso del 18 sul mezzo giorno ad Harwick in Inghilterra con tempo quasi sempre favorevole. Da Harwick partissimo subito per la posta e ci restassimo a cenare alla città di Cholchester, da dove proseguimmo immediatamente il viaggio, e verso le tre ore della notte arrivassimo una posta più avanti 20 miglia lontano da Londra, ove il Generale si fermò, e noi proseguimmo verso Londra, ove arrivassimo la mattina dei 19 alla punta del giorno. Essendoci riposati qualche ora in una osteria, andassimo in cerca del sig<sup>r</sup> Burnaby che era stato in Corsica, ed era amico del Generale. Mentre cercavamo questo signore incontrassimo per azzardo il capitano Medours, che il passato mese di aprile era pure stato in Corsica e riconobbe a caso il barone Grothaus ed il conte Gentili. Per di lui mezzo ci riuscì più facilmente di ritrovare il sig<sup>r</sup> Burnaby, ed ambedue questi signori accordarono subito una casa nella strada d'Old-Bond per alloggiamento del Generale, e della di lui comitiva. Il dopo pranzo il conte Gentili col d<sup>o</sup> capitano Medours andarono a prendere il Generale al luogo ore era restato, e tutti insieme ritornarono la stessa notte in Londra.

La matina dei 20 il Generale scrisse una lettera al duce di Grafton gran tesoriere e primo ministro, dandogli parte del suo arrivo in Londra, e pregandolo di assegnargli un ora che gli fosse gradita per andarlo ad inchinare. L'ora fù assegnata alle 9 della mattina seguente dei 21 ed essendosi portato a quest' ora il Generale alla casa di questo ministro, ove



si trovò pure il visconte di Vaimur uno de' segretarij di stato fù riceuto con i maggiori contrasegni di gentilezza e di cortesia. Dopo aver trattato per qualche tempo sugli affari il duca condusse il Generale dalla duchessa sua moglie a fargli un complimento. Richiese il Generale di essere presentato al Re il quale essendo fuori in villa e non ritornando che la mattina dei 27 per la levata, fù concertato che questa mattina il Generale sarebbe stato presentato a Sua Maestà, ed intanto gli furono fatte le maggiori esibizioni per tutticiò che potesse abbisognargli. Questi ministri aveano apparecchiata una casa per alloggiamento del Generale ed aveano spedito (innanzi) messo con un biglietto per la strada che viene da Harwich, ma il messo non incontrò, o non potè riconoscere per la strada la nostra vettura. La mattina dei 27 verso l'ora del mezzo giorno il Generale accompagnato dal sig<sup>r</sup> Burnaby e dal conte Gentili andò al palazzo di San James, ove arrivato fù introdotto nell' anticamera ove erano gli ambasciatori, e ministri esteri, e qualche tempo dopo uscì il Re il quale dopo aver parlato con alcuni Ministri che si trovarono più vicina alla porta, passò di poi dal Generale e con molta bontà gli fece alcune domande generali sullo stato di sua salute, e come trovava buono il clima di Inghilterra fù (*la suite manque*) (3).



---

(3) Nos lecteurs auront déjà fait cette remarque curieuse que les deux plus grands hommes de la Corse, Paoli et Napoléon, recurent, à l'époque de leur disgrâce, à l'hospitalité anglaise qui, pour le premier du moins, fut amicale et généreuse. Il devait en profiter de 1769 à 1790, puis de 1795 à 1807. Nous avons pu recueillir une grande partie de sa Correspondance pendant son séjour en Angleterre. Elle ne manque ni d'intérêt ni de révélations sur la situation de ce pays. Nous comptons bien en donner la primeur à nos abonnés.

# L'ÉMIGRATION

## EST-ELLE UN BIEN OU UN MAL ?

C'est un bien grand mal pour un pays lorsqu'il se vide de son élite intellectuelle et physique.

Axiome ? Evidence ?... Non ! puisque pour la Corse la démonstration est nécessaire.

C'est qu'ici, sont nombreux et tangibles les bienfaits de cette émigration qui a déjà fait couler tant d'encre.

Pierre Piobb a écrit d'excellentes choses sur la Corse (1). Cependant, ne disons pas comme lui : « Hors de son pays, le Corse est « plein d'idées généreuses, il est admirable. De retour dans son île, « il se trouve repris dans l'engrenage de la routine et il ne semble « plus avoir évolué. C'est ainsi que l'expatriation, loin d'apporter à « la Corse un acquêt de progrès, l'appauvrit en lui enlevant ses « enfants et ne la fait aucunement profiter de ce que ces derniers « ont pu voir ou apprendre ailleurs. »

Si aujourd'hui, la nation corse, « entrée dans l'histoire de France « depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle », est « française dans l'âme », elle le doit précisément, en grande partie, à cette expatriation tant décriée.

Dès le début de la conquête, le gouvernement royal chercha à créer un esprit public en Corse, qui lui fut nettement favorable. Il commença donc par s'attacher la noblesse en l'attirant dans ses écoles du continent. « Et les jeunes nobles, qu'on jugeait utile de « dépayser, pour changer leur façon de penser », furent admis au collège Mazarin, au séminaire d'Aix, aux écoles royales militaires, à la maison de Saint-Cyr. On vit à Brienne, Napoléon Bonaparte ; à Vendôme, Jean-Baptiste Buttafoco... ; à Efflat, Luco-Quilico Casabianca, le futur conventionnel... ; à Auxerre, Jean-Baptiste Casalta ; à Rebaix, Luc-Antoine d'Ornano et Arrighi de Casanova ; à Tiron, César Joseph Balthazar de Pétriconi, son frère Jean-Laurent, Paul François Galloni d'Istria, Marius Matra, qui fut aide de camp du général Franceschi... (2). « Chaque compagnie des troupes du Roi « reçut en outre quatre soldats corses, destinés à s'initier aux arts « et aux métiers, afin de se rendre utiles dans l'île et de contribuer « à sa prospérité » (3).

C'était là de la bonne politique, de la meilleure. Les gouvernements qui, depuis l'annexion, se sont succédé au pouvoir, l'ont poursuivie avec ténacité ; elle n'a pas peu contribué à nous associer intimement à la nation conquérante, au point que le mariage est devenu indestructible.

Par ailleurs, les Corses expatriés s'instruisent des conditions économiques et sociales des pays où ils vivent momentanément. Ils

(1) **La Corse d'Aujourd'hui** : Pierre Piobb.

(2) et (3) **Histoire de Corse** : Colonna de Césari-Rocca et Louis Villat.

s'efforcent ensuite de faire bénéficier leurs compatriotes insulaires de l'expérience et du savoir acquis. Ce sont eux qui, les premiers, ont créé et soutenu le mouvement en faveur du sauvetage et de la mise en valeur de leur petite patrie. Exemples : campagnes de presse de tous les périodiques imprimés sur le continent et ailleurs : congrès de l'Union Générale des Corses et des Amis de la Corse, au cours desquels toutes les branches de l'économie du pays ont été étudiées et ont fait l'objet de vœux importants dont se sont inspirés, plus tard, les parlementaires et les pouvoirs publics.

Les pionniers du progrès de la Corse ne se contentent d'ailleurs pas de parler et d'écrire : ils agissent dans toute la mesure du possible. Ce sont eux qui ont cimenté la première pierre de l'édifice en construction de la solidarité corse à travers le monde. Ce sont eux qui, par leurs conférences, avec ou sans vues cinématographiques, leurs fêtes à Paris et dans maintes autres grandes villes, font mieux connaître et apprécier la Corse, créent en sa faveur un mouvement d'opinion propre à hâter les travaux de mise en valeur des richesses insulaires. Ce sont eux qui recrutent ainsi des amis dévoués et éminents qui deviendront, à leur tour, d'ardents avocats de la cause insulaire. Tel a été par exemple Georges Macquart (4) : tels sont les Clavel, les Marchoux, les Sergent et tant d'autres que nous nous excusons de ne pouvoir tous nommer, et qui se sont penchés ou se penchent, avec tant de sollicitude, sur l'angoissant problème cyrénéen. Ce sont eux enfin qui ont fait naître le tourisme en apprenant aux Français et au monde entier que leur île parfumée et fleurie est la « perle de la Méditerranée ».

Si, de retour dans leur village, ces Corses, ardents apôtres du relèvement de l'île, semblent quelquefois, selon le mot de Pierre Piobh, « ne plus avoir évolué », cela tient, non pas à ce qu'ils se trouveraient « repris dans l'engrenage de la routine », mais bien au fait qu'ils ne sont pas revenus avec des moyens suffisants pour réaliser, à eux seuls, le rêve grandiose de la prospérité de la Corse.

Devenus âgés, ils ont, en outre, perdu de leur combattivité, de leur enthousiasme devant la carence prolongée des pouvoirs publics et la propre routine de leurs compatriotes. On ne construit pas qu'avec des idées ; il y faut aussi de la volonté et des moyens. Les moyens font défaut, et la volonté s'émousse au crépuscule de la vie.

Enfin, on ne saurait nier que ces Cyrénéens, revenus au pays, y apportent, avec leurs modestes économies ou titres de pension, un peu de confort et d'aisance. Et c'est, un peu partout, une œuvre humble mais utile qui, grâce à leur argent, s'érige en bienfait public. Ici, une fontaine ; là, un lavoir. Le toit et les lézardes de l'école ou de l'église sont le plus souvent réparés aux frais des Corses expatriés. Sans compter, les sommes, quelquefois importantes, que ceux-ci envoient à leurs vieux parents restés « a u cantu di u fugene », soit pour les aider à vivre, soit pour permettre à des frères cadets de poursuivre de brillantes études.



---

(4) **Echo touristique de la Corse** : A. Clavel. Voir nos 7, 8, 9 et 10.

En résumé, l'émigration des Corses est donc bien génératrice de certains bienfaits qu'il serait difficile de perdre de vue.

Mais, il est vrai que la plupart d'entre eux, auraient pu s'obtenir par d'autres moyens que celui de l'expatriation.

La francisation complète et rapide des populations insulaires aurait pu être réalisée par la création, en Corse, d'une Université (3), d'écoles professionnelles et techniques, de nombre d'écoles primaires ; par l'organisation de voyages d'études périodiques dans la métropole, voyages auxquels auraient pu être conviés, non seulement les meilleurs élèves de toutes les écoles, mais encore des instituteurs, des professeurs et des représentants de toutes les associations commerciales, agricoles et industrielles qu'il aurait fallu créer de suite. De la sorte, l'élite se serait instruite, sur place, des merveilles de la France et des meilleurs moyens à employer pour hausser l'île au niveau des autres provinces françaises. Cette élite, aurait, en même temps, acquis la certitude que la France était bien disposée à dépenser des trésors de sollicitude en faveur de sa nouvelle acquisition. Une telle opinion se serait alors très rapidement répandue dans toutes les pièves pour y convaincre tous les esprits et gagner tous les cœurs.

Réciproquement, des conférenciers et des techniciens auraient dû venir plus nombreux répandre la culture française dans l'île. Ils auraient dû y apporter, avec la parole, la volonté de créer le bien-être, d'organiser le travail, de relever un pays qui avait vaillamment enduré « les siècles de fer » dont a parlé l'historien. Il eût fallu pour cela venir avec beaucoup d'argent et un programme bien arrêté des grands travaux à entreprendre et à exécuter en utilisant d'abord la main-d'œuvre corse. L'Etat, s'appuyant sur ses propres ressources et sur les initiatives privées, distribuant aux débutants primes d'encouragements, conseils et facilités de toutes sortes, aurait ainsi mené rondement la réparation de l'économie générale de l'île. Nous avons l'image de ce qui aurait dû être fait ici, dans ce qui a été fait ces dernières années, en faveur des départements recouvrés d'Alsace et de Lorraine. La nation française a consenti pour eux des sacrifices d'argent s'élevant à plus de sept milliards. Si, au lendemain de l'annexion, les gouvernements avaient consenti seulement au dixième de ces sacrifices en faveur de la Corse, les habitants de cette île, sensibles, plus que quiconque, aux bienfaits reçus, eussent été transportés de reconnaissance et d'enthousiasme. La faute politique du marchandage avec les Génois abhorrés eût été ainsi rapidement et complètement effacée. Nous n'aurions pas eu à déplorer la séparation de 1793 ; nous n'aurions pas à enregistrer, aujourd'hui-même, le début d'une campagne autonomiste que l'on connaît, campagne dangereuse entre toutes, puisqu'elle fait maladroitement le jeu des nationalistes italiens. Nous n'aurions pas à constater que cette campagne trouve précisément son principal argument dans le fait que les Corses, pour vivre, ont été obligés de s'expatrier en masse au lieu de travailler chez eux dans la concorde et le bien-être.

Certes, il serait injuste et peu sincère de prétendre que la France

---

(5) On sait que le projet d'une Université à Corte, dû à Paoli, fut repris quelques années après l'annexion, puis abandonné.



n'a absolument rien fait pour la Corse. Elle a fait beaucoup, au contraire, mais elle s'y est prise dans l'ensemble, très maladroitement. Son action, à côté d'œuvres importantes et durables, s'est surtout traduite par une dispersion et un gaspillage prolongé des efforts et des moyens mis en ligne. Le système des « petits paquets » a coûté cher au Trésor, sans pouvoir, jusqu'ici, malgré l'importance des sommes, contenter les Corses et enrayer leur exode vers des pays où le travail est, pour eux, toujours récompensé par le bien-être.

C'est surtout au début qu'il eût fallu éviter de telles fautes. Au lieu de cela, on vit des intendants tels que Chardon, « considérer la « Corse comme un domaine colonial dont l'exploitation était fructueuse », des argentiers tels que les frères Coster qui « inondèrent la Corse de leurs parents et de leurs amis » (6). De sorte que Paoli put écrire : « Voilà ce qui a brisé leur courage (celui des Corses) ; ils sont tombés dans un vide affreux, lorsqu'ils ont été privés du plaisir de veiller, de contribuer au bien commun, lorsqu'ils n'ont plus aperçu aucune liaison entre eux et l'intérêt général, lorsqu'ils ont vu les soins pénibles, patriotiques et honorables accordés à des Français dont tout le talent consiste à unir des chiffres et à tracer des lettres » (7). De sorte que Napoléon lui-même put dire, quelques années plus tard, « que les bienfaits du roi n'avaient pas touché le cœur des habitants et que la Corse était, sous le règne de Louis XVI, un pays malintentionné qui frémissait sous la main de ses vainqueurs » (7).

Quoi qu'il en soit, la France n'ayant pas su créer et organiser le travail dans l'île et, ayant au contraire, ouvert trop grandes les portes de ses écoles et de ses administrations aux fils du maquis, est tombée, sans le vouloir, dans le fâcheux excès qui est le point de départ de l'émigration, presque systématique, de tous les Corses valides et instruits.

Nous allons voir que cela est la cause de graves inconvénients dont pâtiennent la réputation et le bien-être de son département méditerranéen.



Le danger de l'émigration n'a fait que s'aggraver avec le temps. Alors que la population de la province est, pour ainsi dire, restée stationnaire, plus de six cent mille de ses enfants se sont dispersés à travers le monde. Les campagnes et les villes se sont vidées de leurs bras les plus valides et de leurs cerveaux les plus distingués. Sauf de rares exceptions, il ne reste plus dans les villages que des enfants, des vieillards et des infirmes, c'est-à-dire, des bouches à nourrir et des bras à peu près impropres à produire. S'est également augmenté le nombre des fonctionnaires qui apportent un appoint considérable à l'armée des consommateurs.

Le travail de la terre qui n'avait été ni organisé, ni encouragé en Corse, est rapidement tombé dans le discrédit. Et, comme le commerce non plus n'avait pas été facilité par l'amélioration, la multiplication et le bon marché des voies et moyens de transport, il en est résulté ce grave inconvénient : du travail peu rémunérateur au

(6) et (7) Cité par Colonna de Césari-Rocca et Louis Villat.

possible. Quoique jeune, nous avons personnellement connu l'époque où les produits se vendaient difficilement et à vil prix ; nous avons connu l'époque où la journée de travail d'un ouvrier agricole (8) valait vingt sous, sans qu'il soit jamais assuré de trouver de l'embauche d'un bout de l'année à l'autre. De telles conditions devaient être, finalement, destructives de toute velléité de mise en valeur et d'exploitation des richesses naturelles. Les insulaires en arrivèrent à travailler au ralenti, employant des procédés patriarcaux et produisant tout juste de quoi faire face à leurs modestes besoins de consommation. Encouragés par l'Etat à pousser leurs fils vers les fonctions publiques, ils devaient encore trouver dans l'avisement des salaires et la pauvreté générale, une raison de plus pour grossir, sans cesse davantage, le contingent des expatriés.

Mais, on ne quitte pas toujours son pays aussi facilement qu'on le voudrait. Il y faut souvent la collaboration de personnages influents, qu'il s'agisse d'obtenir une concession aux colonies ou un emploi dans une administration publique ou privée.

Dès lors, ce besoin économique de faire appel à des hommes bien en cour, devait engendrer ce mal néfaste dont la Corse a failli mourir et est encore bien loin d'être guérie. Nous voulons naturellement parler de cette politique de clochers et de clientèle qui a fait dire tant de mal des Corses. Les insulaires qui avaient des enfants « à caser », devaient faire de fréquents appels à la bonne volonté de leurs élus. Ceux-ci, bientôt absorbés par le souci constant de satisfaire une multitude d'intérêts particuliers, constituèrent de véritables bureaux de placement. Chez eux, le souci de l'intérêt général, sous la pression même de leurs électeurs, devait garder la puissance des forces subjuguées ; il devait être, comme la braise sous la cendre, non éteint mais inactif pendant bien longtemps.

Il advint ainsi que la QUESTION CORSE ne fut pas étudiée avec soin. Malgré les cris d'alarme poussés par quelques hommes justes et généreux, on peut dire que la nation française ne fut jamais bien mise au courant des misères, des aspirations et des possibilités de son île méditerranéenne. Il a fallu la Grande Guerre, pour que la Corse et sa représentation, prenant mieux conscience de leurs devoirs, commencent à faire valoir que le Département, après l'annexion, aurait dû être traité en province dévastée où presque tout était à construire.

Les élus à tous les degrés de la représentation devaient, à de rares exceptions près, contracter le mal néfaste d'une totale et aveugle partialité à l'égard des électeurs qui n'avaient pas voté pour eux. Ils avaient déjà trop de peine à procurer des emplois à leurs partisans ; il était humain, dès lors, qu'ils ne s'occupassent point de leurs adversaires. C'est ainsi que les luttes électorales devinrent particulièrement chaudes et farouches, au grand détriment de l'intérêt général.

L'étranger, qui regardait faire, s'est demandé si les Corses étaient bien capables de faire autre chose que cette politique ; et, de les voir ainsi dépenser toute leur activité, pour se disputer des faveurs et des emplois, il s'est vite convaincu du contraire. Son jugement

---

(8) Mais elle vaut aujourd'hui de vingt à vingt-cinq francs et elle est recherchée (N. D. L. R.).

superficiel n'en a pas moins eu la force d'un décret nuisible à l'essor économique du pays. Les Pouvoirs Publics eux-mêmes ont vécu dans cette erreur grossière jusqu'à ces toutes dernières années, et l'émigration a continué de plus belle.

De leur côté, beaucoup de jeunes gens corses, lorsqu'ils n'avaient pas les moyens de poursuivre des études supérieures — c'était le cas le plus fréquent — restaient inactifs au village en attendant l'heure de partir au régiment ou une nomination à un emploi sollicité depuis longtemps. De sorte qu'on les rencontrait nombreux sur la place publique, dans les rues ou les cabarets. Mais leur tempérament ardent cherchait des aliments d'activité. Cela se manifestait par des discussions, des querelles et des rixes dont beaucoup se terminaient par l'explosion de cette « poésie balistique » dont a parlé l'écrivain Pierre Bonardi (9). Nous trouvons là un facteur important de la persistance du « banditisme » en Corse.

A l'heure actuelle, les produits commencent à mieux s'écouler. Le tourisme et l'exportation ont créé cette nouvelle situation et tendent à la développer. Mais le discrédit jeté sur le travail de la terre avait malheureusement trop duré. Il en reste encore des traces nombreuses et profondes. De plus, la guerre, ici, comme partout ailleurs, a développé l'exode vers les grands centres urbains. Les vieilles générations sont hésitantes ; les jeunes ont vu partir leurs aînés et ne demandent qu'à faire comme elles. Il en résulte que le mal séculaire fait encore sentir ses néfastes effets. Nous assistons à cet étrange spectacle d'un petit pays qui n'arrive même plus à produire suffisamment pour satisfaire à tous les besoins de sa propre consommation. La vie est devenue terriblement chère en Corse. Un agneau qui était vendu trois francs sur le marché d'Ajaccio en 1914, vaut une cinquantaine de francs à l'heure actuelle. Un merle vendu six sous vaut actuellement cinquante. Encore, convient-il de préciser qu'il n'est pas toujours facile aux insulaires de s'en procurer, même à ce prix. Et ainsi de tous les produits.

Certes, la cherté de la vie en Corse tient, non à ce que la production y a diminué, mais bien à ce que les besoins s'y sont accrûs, comme dans tous les autres pays, parallèlement à l'inflation monétaire. Cela tient encore, et surtout, à ce que le tourisme et l'amélioration des conditions de transport intérieur et extérieur des marchandises ont considérablement multiplié la nécessité de produire beaucoup et dans tous les domaines.

Certes encore, la multiplication des débouchés ouverts à l'activité des producteurs a-t-elle rendu le travail rémunérateur et attrayant ; et, cela constitue-t-il un bien presque évident puisque en lui est le germe, capable, en se développant, de porter un grand coup à l'émigration.

Mais, en attendant, il nous faut déplorer une situation nouvelle, elle-même constituant à son tour une cause importante, et non la moindre, de l'émigration qui continue de plus belle. En effet, en Corse, autant que partout ailleurs, la hausse des salaires n'a pas

(9) Pierre Bonardi : **Les Rois du Maquis.**

suivi celle des prix. Les salariés, qu'il s'agisse des ouvriers, ou des fonctionnaires, ont beaucoup de peine à vivre. La ménagère ne peut plus mettre, tous les dimanches, une poule au pot. Or, tant qu'il en sera ainsi, est-il besoin de le dire, les Corses continueront à faire partir leurs enfants.

Le mal, toutefois, n'est pas sans remède possible. Il suffirait, pour l'enrayer et le guérir, de faire baisser le coût de la vie en pratiquant la mise en valeur du pays, en intensifiant la production. Consommateurs et producteurs y trouveraient de nouvelles raisons de rester chez eux. Mais un tel résultat ne peut s'acquérir qu'avec une longue patience et l'appui méthodique et soutenu des Pouvoirs publics. Or, l'équation du problème de la mise en valeur du département est à peine posée et on paraît ne pas vouloir sortir franchement du système des « petits paquets » employé jusqu'ici. D'un autre côté, on songe à faire appel à la main-d'œuvre étrangère par la création de centres d'immigration en Corse. Certes, la solution est tentante et on peut en espérer quelque bienfait. Cependant, il est indispensable de veiller à ne pas chercher un moyen trop facile d'accroître la production de l'île. On s'exposerait à de graves mécomptes si, multipliant le nombre des bouches à nourrir, on n'améliorait pas, en même temps, les procédés et possibilités d'exploitation des richesses naturelles ; si, on ne facilitait pas, simultanément, la circulation des produits à l'intérieur et à l'extérieur de l'île. Ce que l'on doit y poursuivre avant tout, c'est l'organisation et le goût du travail par les insulaires. L'appel à la main-d'œuvre étrangère doit donc être mesuré. Il n'interviendra que dans les débuts seulement de la mise en valeur des terres et comme appoint indispensable de la main-d'œuvre insulaire à laquelle il ne faudra pas ménager les encouragements de toutes sortes. Il faudra, le plus rapidement possible, mais progressivement, habituer les Corses à trouver dans les richesses naturelles de leur pays des sources de revenus importants dignes de retenir leur attention et leur activité. Alors, mais alors seulement, on aura fait œuvre utile pour leur petite et leur grande patrie ; on les aura fixés au village ou à la ville, suivant le cas.

Dans le but de nier la possibilité d'une telle réalisation, qu'on ne vienne pas répéter encore, à l'envie, que chez eux, les Corses sont routiniers et paresseux ; qu'il n'y a rien à en tirer, vivant dans le mépris immuable du travail manuel ; que par conséquent il est nécessaire de leur mesurer la sollicitude nationale !... On trouve des Cynéens sur tous les points du globe. Hauts ou petits fonctionnaires, soldats ou marins de tous grades, industriels, commerçants, colons, cultivateurs ou éleveurs, quelle que soit la situation qu'ils occupent, ils se font, partout, remarquer par leur faculté d'assimilation et leur ardeur au travail. Ce qui prouve bien que la race n'est pas de celles qui ont un tempérament de lézard et qu'elle ne méprise pas plus le travail manuel que le travail intellectuel. En un mot, les Corses méritent mieux que l'indifférence, mieux encore même que des mouvements de curiosité ; ils méritent qu'on leur fasse confiance et qu'on les aide à réaliser, chez eux, leur rêve éternel de perfectionnement matériel, de « progrès économique, garantie certaine du progrès intellectuel et du perfectionnement social » (10).

---

(10) et (11) Colonna de Césari-Rocca et L. Villat : ouv. cité.



Ainsi, après avoir analysé les bienfaits de l'émigration des Corses, nous avons passé en revue quelques-uns de ses principaux méfaits. Nous sommes bien convaincus, quant à nous, que ceux-ci font pencher la balance de leur côté. Le marasme économique dans lequel l'île se débat depuis de longs siècles n'est pas dû à la faute de ses enfants, mais « aux siècles de fer » qu'elle a traversés ; malgré eux la continuation de ce lamentable marasme est la conséquence fâcheuse de l'imprudence avec laquelle la France, dans son désir de bien faire, a provoqué et entretenu le goût de l'émigration.

Mais, il n'est jamais trop tard pour réparer une erreur, enrayer et guérir un mal. Toutefois chaque heure qui s'écoule dans l'inaction, accumule de nouvelles difficultés. La France a le devoir impérieux de ne le point oublier. Aujourd'hui, comme et plus encore qu'au lendemain de la conquête, elle se doit de « développer les ressources « économiques de l'île, faire les avancées pour défricher les terres « incultes, entreprendre l'éducation de ce peuple, créer des débouchés » (11).

A ce prix et à ce prix seulement, la France assurera l'éternité à la conquête morale du peuple corse et fera taire les convoitises insensées des impérialistes italiens.

Madame Sébastien SILVANI.

★  
★

La Direction de la Revue avait, dans son numéro 48, posé à ses lecteurs la question suivante : « L'émigration des Corses de Corse est-elle un bien ou un mal ? Quelles en sont les causes principales ? Comment, si elle est un mal, pourrait-on l'empêcher ? ».

Cette enquête n'a pas obtenu les réponses désirées. Deux seuls de nos abonnés, parmi plusieurs centaines, ont pensé que leur opinion méritait d'être connue. On vient de lire celle de Madame S. Silvani et, nous l'espérons, avec tout l'intérêt qui s'y attache. Sa conclusion est nette : l'émigration est un mal qu'il faut combattre. Tout au contraire, M. Raoul Nicolaï, de Saïgon, la considère comme un avantage. Voici les principaux passages de l'article qu'il a bien voulu nous transmettre :

L'émigration des Corses est-elle un mal ? Nous ne le croyons pas, si l'on considère que le développement économique de l'île s'étend sans cesse, lentement certes mais sûrement. N'en voyons que les principales manifestations : réorganisation complète des services maritimes, trafic intense et sans cesse accru du port de Bastia, créations des syndicats régionaux pour l'étude de l'électrification, etc.

Les fils de l'île, émigrés, sont-ils des forces perdues ? Non, car c'est grâce à eux, par leurs relations et leurs capitaux, que les hôtels, indispensables au tourisme, duquel nous attendons beaucoup, peuvent s'élever (Ex. Baracci), que les œuvres sociales peuvent être subventionnées.

La Corse, comme tous les pays montagneux, voit toujours croître sa natalité ; il faut qu'elle se sépare de ses enfants, ne pouvant tous les nourrir aujourd'hui, mais peut-être que plus tard, quand sa vaste plaine orientale sera assainie et cultivée, quand le rail se sera étendu pour aboutir à des ports, elle pourra alors les retenir dans son sein merveilleux et ne pas les obliger à s'exiler en des pays qu'ils n'aiment jamais autant que leur île natale.

Non, l'émigration des Corses ne sera pas un mal tant que ceux-ci n'oublieront pas la terre où ils sont nés, et feront mentir le proverbe qui dit : « Loin des yeux, loin du cœur ».

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Napoléon à Sainte-Hélène.** — Parmi les géoliers qui, avec Hudson Lowe, avaient été chargés de surveiller l'Empereur dans sa captivité se trouvait le commissaire du Roi de France, le marquis de Montchenu dont la malveillance a été admise par tous les historiens. Cet ultra-royaliste avait envoyé à Metternich, ministre de l'empereur d'Autriche, un certain nombre de lettres qui ont été récemment exhumées des Archives autrichiennes par M. H. Schlitter et publiées par le « Journal du siècle » en janvier dernier. Ces extraits que nous publions ici intéresseront certainement nos lecteurs. Le 8 novembre 1819, il écrit de Sainte-Hélène :

« La santé du prisonnier est bien meilleure que la mienne. Il ne manque de rien. Je ne peux pas en dire autant. Il se montre assez souvent, se promène et s'obstine à ne pas quitter son petit enclos. Il est tantôt gai, tantôt triste, suivant les nouvelles des journaux qui lui parviennent plus régulièrement qu'au gouverneur et à moi. On lui a communiqué le protocole d'Aix-la-Chapelle qui ne l'a pas satisfait. Il l'a fait recopier et réexpédier dédaigneusement, en disant qu'il ne l'avait pas lu, puisque il ne faisait pas mention de son titre d'empereur. Depuis il se montre tous les jours à la promenade.

Le cardinal Fesch, son oncle, lui a envoyé trois Corses. Deux sont des prêtres sortis du collège de la Propagande ; le troisième est un médecin. C'est le plus intelligent des trois qui me paraissent d'ailleurs de braves gens. Ce médecin s'appelle Anton Marco (1) ; il est hypocrite et intrigant. Il ne parle heureusement que l'italien. Désigné depuis plusieurs mois pour aller à Sainte-Hélène, il n'est parti qu'après avoir parcouru toute l'Italie jusqu'à Monaco où il a eu plusieurs entretiens avec le prince Eugène. Depuis son arrivée, son attitude a inspiré quelques soupçons. Il s'en est aperçu et, en homme d'esprit, il a vécu depuis dans la retraite, sous prétexte qu'il avait à terminer un livre sur l'anatomie qui l'occupe beaucoup. On continuera à le surveiller ».

Le 26 janvier 1820, il écrit : « Nous avons eu l'année dernière une grande disette de toutes choses. Bonaparte seul ne s'en est jamais aperçu. Ses provisions lui sont toujours remises à l'avance ; elles sont de qualité supérieure et en une telle abondance que si le superflu m'était donné, j'en aurais de reste. Les domestiques sont souvent obligés de boire du champagne pour qu'il ne s'abîme pas. Bonaparte a toujours une mine superbe, malgré des difficultés avec son entourage. Il a fait un petit jardin où il passe des journées entières à travailler et à faire travailler les autres. Il est curieux de voir le vieux Buonavita (2), qui a 66 ans, une bêche à la main, accablé de fatigue et couvert de sueur. Comme l'eau est assez rare à Longwood,

---

(1) Il s'agit du docteur Antommarchi.

(2) C'était le vieux prêtre, envoyé par le cardinal Fesch et qui lui servait de chapelain.

il s'amuse à la voler et il y met la même ardeur que jadis à voler les royaumes. Sa nouvelle maison est presque achevée ; il ira l'habiter dans l'année. Là il trouvera de l'eau en abondance. On a installé une canalisation en plomb de deux milles de longueur à travers des précipices effroyables. En Europe, un tel travail serait qualifié de romain.

Bonaparte continue à ne pas sortir. Il y a quelque temps, il avait déclaré qu'il ne voulait pas être suivi d'un officier d'ordonnance, et avait demandé de s'éloigner d'avantage sans escorte. Il obtint et fut autorisé à parcourir jusqu'à douze milles sans escorte. Il ne voulut pas en profiter. L'intérêt qu'on semblait apporter à ses promenades l'incita à poser de telles conditions qu'elles peuvent paraître extraordinaires à quiconque ne voit pas les choses de près comme moi. Il a demandé à visiter toute l'île sans escorte, à rentrer à neuf heures du soir, à sortir après dîner, pour jouir de la fraîcheur. On lui a accordé tout cela (3). Il en a été tellement étonné qu'il n'a pas osé en profiter. Il craint que ce ne soit un traquenard pour lui faire tirer un coup de fusil par une sentinelle ; et il veut vivre. Il répète toujours que si Marius se fut fait tuer à Minturnes, il n'aurait pas été ensuite cinq fois consul. Je dois, mon prince, vous faire observer que l'île abonde en vallées profondes, dont plusieurs conduisent à la mer et qu'à 7 heures il fait nuit noire. Pendant ces promenades, le prisonnier pourrait voir et entretenir qui bon lui semblerait, sans surveillance.

Napoléon Bonaparte, pour ne pas perdre l'habitude de la guerre, en attendant de pouvoir la faire de nouveau aux hommes, s'exerce contre les chèvres et les poules. Il décharge sur elles un feu mortel. Il y a deux jours, il a tué la chèvre de Madame Bertrand. La pauvre dame n'a plus de lait, ce qui est ici bien regrettable ».

Le 4 avril 1820, son ironie devient encore plus sarcastique : « Le prisonnier jouit d'une excellente santé (4). Il la fortifie dans son jardin où il passe sa vie à travailler. Il n'ose pas profiter des libertés qui lui ont été accordées, tant elles lui paraissent extraordinaires. Il craint qu'un coup de fusil ne vienne récompenser sa confiance. Vous savez combien il est méfiant et combien il tient à la vie.

Il alterne ses occupations de jardiner avec celles du chasseur. Après avoir exterminé les chèvres et les poules de son entourage, sous prétexte qu'elles endommageaient son jardin, il a donné l'ordre d'acheter toutes les chèvres à vendre. Puis il les a fait mettre en liberté et il s'est amusé à les tuer une à une. Maintenant il massacre des bouteilles qu'il fait placer sur des billots ; on le dit fort habile. Il a des armes de toute espèce, de la poudre et des balles en quantité. Je me contente de raconter sans faire de remarques.

Il y a quatre jours, il a imaginé une plaisanterie, que chacun s'est ingénié en vain à comprendre. Il est sorti de chez lui, avec le comte de Montholon, nu comme un ver. Ils ont traversé la cour et la prairie qu'on peut voir de tous les points, et ils sont allés se baigner dans la vasque qu'il a fait creuser dans son jardin. Puis

(3) Quand on sait la tyrannie indigne d'Hudson Lowe, on a le droit de mettre en doute ces affirmations.

(4) Est-ce aveuglement ou malveillance. Un an plus tard, Napoléon était mort après une année de terribles souffrances.

les domestiques sont venus les en sortir et les essuyer. Ils sont enfin rentrés chez eux dans le même costume ».

Le 19 mai enfin, Montholon, envoie ce billet laconique :

« J'ai été intamment prié de faire savoir à Son Impériale et Royale Majesté qu'il est mort en bon catholique muni de tous les sacrements, sans que je puisse l'affirmer.

Il laisse beaucoup de dettes. On affirme qu'elles seront toutes payées avant le départ. Sa suite au complet devra la semaine prochaine quitter l'île ».

Ainsi ce Français, que la haine aveugle, n'a même pas un mot de pitié pour le grand homme qui fit la France si glorieuse !!!

**Frédéric Masson et les Corses.** — M. Marcaggi, l'auteur célèbre de la genèse de Bonaparte, s'est demandé pour quelle raison l'historien de Napoléon, Frédéric Masson, avait été si injuste pour les compatriotes de son héros. Il a cherché et il a trouvé. Il l'a donc fait savoir aux lecteurs de la **Revue de la quinzaine**, dans un article intitulé : **Le motif secret de l'hostilité de Frédéric Masson envers les Corses**. Nous nous permettons de citer ici quelques extraits de ce curieux article, qui mérite d'être lu, en entier. (cf. n° du 15 novembre 1928).

« La fureur de l'écrivain prend sa source dans une blessure d'amour-propre qu'il a reçue exactement en 1903. Jusqu'à cette époque, il juge les Corses d'une façon objective... Or voici à la suite de quelles circonstances les Corses lui sont devenus odieux.

J'avais eu la bonne fortune, en 1902, de mettre la main, à Ajaccio, sur un lot très important de papiers relatifs à la famille Bonaparte. Au moment de publier la « Genèse de Napoléon », M. F..., possesseur de ces documents, et désireux de les vendre, me pria de n'en tirer que des indications sommaires pour ne pas en diminuer l'intérêt ; je me conformai à son invitation. M. F... se rendit à Paris, alla demander conseil à M. Frédéric Masson qui, au préalable, voulut avoir communication des documents ; il les restitua quelques jours après en disant qu'il ne connaissait aucune personne susceptible d'en faire l'acquisition dans de bonnes conditions ; il ajoutait, comme il s'y était engagé à l'avance, qu'il n'avait pris ni copie ni extraits des papiers F... qui comprenaient, entre autres, deux cahiers d'André Campi, relatant une curieuse entrevue avec l'Empereur au sujet de son frère Lucien. Quelle ne fut pas la surprise de M. F... de lire dans la « Revue de Paris », fasc. des 1 et 15 janvier 1903, les interviews de Campi, incorporées subrepticement, dans une étude de M. Frédéric Masson intitulée : « L'Exode de Lucien », étude qui forme le chapitre deuxième du tome V de « Napoléon et sa famille », paru quelques mois plus tard. M. F... exprima son étonnement à M. Frédéric Masson. Celui-ci essaya de le prendre de haut. Une correspondance très vive fut échangée. M. F..., finalement, réduisit à merci M. Frédéric Masson, qui était candidat à l'Académie française (il fut élu le 18 juin 1903) et redoutait un scandale public. Il dut ressentir profondément l'humiliation qui lui fut infligée, car il voua aux Corses une haine sourde. Il la manifesta en ces termes, sans rime ni raison, dans le tome VII de « Napoléon et sa famille », publié en 1906 : « L'attachement des Corses pour une cause, un pays et un homme est toujours subordonné au bénéfice qu'ils en tirent. » Il l'accentue dans une conférence qu'il donne, le 23 mars 1908, sur les **Missionnaires de Sainte-Hélène**, au sujet des trois pèlerins corses, docteur Antommarchi, abbé Bonavita, abbé Vignali, envoyés par



Madame Mère et le cardinal Fesch au captif de Sainte-Hélène. On lui envoya, dit-il, « pour le corps un barbier corse, le plus mal éduqué, le moins exact à son devoir, le plus ignorant de sa profession : pour l'âme, un vieux prêtre hébété et aphone, avec un jeune homme qui sait à peine lire et écrire. » Le docteur Antommarchi, brillant élève de Mascagni, avait été reçu docteur en médecine à l'Université de Pise en 1808, docteur en chirurgie à l'Ecole de Chirurgie de Florence en 1812 ; l'abbé Bonavita venait d'être nommé par le Pape protonotaire apostolique ; l'abbé Vignali avait fait de solides études au collège romain de la Propagande, où il avait été ordonné prêtre en 1814. On admettra que le cardinal Fesch devait se connaître, tout de même, tant soit peu, en ecclésiastiques ! Quant à Antommarchi, un de ses parents ayant publié dans le **Temps** du 16 juin 1928 une lettre rectificative fort courtoise, M. Frédéric Masson redoubla, dans ses commentaires, d'invectives contre les Antommarchi !

La publication, à l'**Officiel**, le 26 septembre 1908, du Rapport Clemenceau sur la **Misère de la Corse**, suivi d'un décret nommant une Commission interministérielle chargée d'étudier la situation économique de l'île, fournit l'occasion à M. Frédéric Masson d'épancher son ressentiment. Dans deux articles d'une extrême virulence, publiés dans le **Caulois** des 14 octobre et 19 novembre 1908, et dans lesquels il faisait état des pires libelles contre la Corse, il accusait tout bonnement les insulaires de « piller le Trésor français ! » On n'eut pas de peine à démontrer à M. Frédéric Masson la fausseté de ses allégations. De toutes parts, même des plus lointaines colonies, car les Corses ont le patriotisme chatouilleux, lui parvinrent des protestations, des rectifications et même des provocations.

Il fut contraint de rentrer les griffes. Pas complètement, cependant. Dans son ouvrage **Napoléon à Sainte-Hélène** (1912), il ricane sur les trois pèlerins corses choisis avec tant de tendresse par Madame Mère et le cardinal Fesch et qui n'ont accepté de se rendre à Sainte-Hélène que par pur dévouement : « On eût dit qu'il (Fesch) avait choisi à dessein ces trois Corses pour figurer, en face du Corse génial, ce que la Corse pouvait fournir d'ineptie, d'intrigue et d'ignorance... » Le docteur Antommarchi est sa bête noire : « probité suspecte, ignorance constatée, titres nuls, décrète-t-il dans **Autour de Sainte-Hélène** (3<sup>e</sup> série, 1912) : « d'une ignorance sans remède », insiste-t-il, dans **l'Enigme de Sainte-Hélène** (**Revue des Deux-Mondes**, 15 avril 1917) ; « affolé de vanité, d'ambition et de lucre ! » renchérit-il dans la **Mort de Napoléon** (**Revue des Deux-Mondes**, 15 mai 1921).

Il n'aura aucun mot de bienveillance pour ces deux autres Corses, Cipriani et Santini, admirables de dévouement pour le captif de Sainte-Hélène.

Le docteur Antommarchi est-il bien l'imbécile et le goujat que nous présente M. Frédéric Masson ? Dans une étude publiée à Rome en 1924, et intitulée **Come morì Napoleone 1**, M. le docteur Erasme de Paoli, ex-professeur de pathologie et de clinique chirurgicale à l'Université de Pérouse, démontre que M. Frédéric Masson commet de « graves erreurs » dans ses jugements péremptoires sur les médecins de Sainte-Hélène. Les diplômes que possédait le docteur Antommarchi, délivrés par l'Université de Pise et par l'Ecole de Florence, avaient autant de valeur que ceux de n'importe quelle Université d'Europe. Les docteurs O'Meara et Stokoe ont, d'ailleurs, reconnu sa haute valeur médicale. Son livre, **Derniers moments de Napoléon**,

ne donna lieu à aucune critique, au point de vue médical, à son apparition en 1825. Antommarchi sera traité, après sa mort, en 1838, d'incapable par le docteur Henry, par Saeton, par Forsyth (1853), dans son apologie de Hudson Lowe, et de « mystificateur » par lord Rosebery, dans son brillant mais tendancieux ouvrage, **Dernière phase.**

M. Marcaggi, continue en affirmant qu'Antommarchi a bien vu que le climat était contraire au tempérament de Napoléon et qu'il n'a pas été l'ignorant, l'imbécile, le mystificateur que de nombreux récits ont dépeint. Il reconnaît cependant qu'il manquait de modestie et de continence, que son assiduité auprès de l'illustre malade était souvent en défaut. Il termine ainsi « Par un curieux phénomène de catalyse, la haine a dénaturé les sentiments de Frédéric Masson à l'égard des Corses, comme la jalousie a faussé la claire intelligence de Sainte-Beuve dans ses études sur Victor Hugo, Balzac et autres grands écrivains ».

**Le Château dei Moti.** — Nous recevons la communication suivante de notre correspondant le P. Gaétan M. Vincensini, du couvent des Capucins de Bastia :

Sur le livre d'or de l'ancien couvent des Capucins de Luri sont mentionnés des legs faits à ce couvent et situés sur le territoire dei Moti. 1<sup>o</sup> nel 1718 nel mese di Febbrajo, essendo guardiano (supérieur) di questo convento, il P. Luigi da Luri fù dato al convento da Nuntia del Feno moglie di Andrea quondam nuntio di detto Feno, tanta vigna, per messe 60, vigna che è nel territorio dei Moti... a termine con'altra vigna di detto convento, lasciata anche questa dal fù patron Simon Paoli Cervoni di Licceto.

Similmente si notifica che il fù S<sup>r</sup> Giacomo Negroni di Rogliano l'anno 1674 20 ottobre, donò per amor di Dio a questo convento di San Nicolà di Luri la macchia delli Moti, detto il chioso Martinengo. L'anno 1737 11 aprile dal signor magnifico Anton Francesco Nigroni per mano del notario Kucchetti egualmente di Rogliano e stata fatta pure a questo convento, donazione perpetua e irrevocabile di tutte le altre macchie, che la sua casa Negroni aveva nel sudetto territorio dei Moti cioè da Fontanamaria in Pino compreso anché il castello colla torra sopra. Li confini di dette macchie sono da piedi Giovan Carlo di Pino, a ponente, e maestro lo stesso Giovan Carlo a mezzodi patron Pier Battista Cervoni di Licceto di Luri.

Le territoire des Moti se trouve donc entre la tour de Sénèque et le promontoire au-dessus de Pino. M. Piccioni avait donc raison dans son étude sur les Tours et Châteaux du Cap Corse (*Revue de la Corse* n<sup>os</sup> 49, 50 et 51) de placer le château des Moti près de Canari (pages 50 et 60) et de la distinguer de la tour de Sénèque. Nous remercions donc le P. Gaétan de cette communication qui éclaire définitivement un point d'histoire assez souvent débattu par nos historiens et nous invitons nos lecteurs ou abonnés à suivre l'exemple de ce respectable ecclésiastique, qui s'est donné la peine de divulguer un passage intéressant des documents qu'il possédait. C'est là, qu'ils ne l'oublient pas, le but essentiel de la **Revue de la Corse.**

**Le siège de Bonifacio de 1420.** — Le récit qu'en fait le général Cernesson dans le numéro d'octobre de la **Revue du génie militaire** n'apporte rien de bien nouveau à la connaissance de cet événement historique. Le roi Alphonse V d'Aragon, qui essaya de s'en emparer,

en 1420., après avoir enlevé Calvi, dut se retirer, après un siège de cinq mois, devant une flotte génoise de secours. La place avait été réduite aux dernières extrémités, mais l'héroïsme de ses habitants et leur confiance dans la victoire l'avaient sauvée. On trouvera le long récit, à moitié légendaire, de ce siège dans les Annales de Pierre Cynée.

**Un Corse, précurseur de l'industrie horlogère.** — L'érudit qu'est M. Louis Villat, professeur à la faculté des lettres de Besançon, a reçu communication de plusieurs pièces d'archives, à l'aide desquelles il a publié, dans le *Petit Marseillais* des 13, 15 et 17 janvier 1929, une étude documentée sur un de nos compatriotes, Jean Vincenti, né à Bastelica en 1786, qui émigra en Suisse où il apprit l'art de l'horlogerie, puis à Paris et de là à Montbéliard, où il fonda une société d'industrie horlogère. Sa maison prospéra au point de vue technique, mais périclita au point de vue matériel, d'autant mieux que son directeur mourut jeune, en 1833. Il semble bien, d'après M. L. Villat, que ce Corse du siècle dernier fut à la fois un travailleur acharné et un inventeur habile dont les « mécaniques » profitèrent à l'industrie horlogère de notre région de l'est. La société Vincenti et Cie donna naissance à une des plus célèbres maisons horlogères de Franche-Comté, celle d'Albert Roux. Comme le dit l'auteur de cette courte biographie, ce Jean Vincenti, à peu près oublié aujourd'hui, a fourni la preuve qu'une Corse médiocrement industrielle peut produire des mécaniciens de génie et autre chose que des fonctionnaires. Voilà un argument nouveau à l'appui des propagandistes de nos Ecoles professionnelles.

**L'Annu Corsu.** — L'excellente publication annuelle que rédigent MM. Bonifacio et Arrighi, professeurs, et qui, dans son principe, devait constituer un almanach de fin d'année, une revue rétrospective de l'activité intellectuelle de nos poètes et prosateurs corses vient de paraître pour la septième fois ; (un vol. petit in-8° de 272 pages illustrées, prix 8 francs). Est-il nécessaire de dire son intérêt, surtout pour la partie dialectale à laquelle ont collaboré (il faut les citer tous, quoique au hasard) : Bonifacio, Santu Casanova, Matteu-Cirnensi, Anghiulu, Filippi, A. M. Firpi, Carulu Giovoni, Santu Guglielmi, le regretté félibre Lucciardi, Ghjacumu Maestracci, Maistrallè, Petti-Rossu, Simonpoli, Ghjorghiu Tavera, Sarafinu Versini. **L'Annu Corsu** est donc encore une anthologie littéraire. Toutefois nous regrettons pour notre part qu'il évolue, peut-être malgré ses directeurs, vers la conception d'une simple revue historique puisque nous y trouvons déjà des articles sur les événements du passé, comme : **Un incident franco-corse en 1763**, et qu'il perd en partie son originalité du début.

Du moins, pour cette fois, aurions-nous tort de nous en plaindre. Cette évolution nous a valu une enquête précieuse sur l'esprit corse. Nous avions eu avant la guerre l'opinion avertie de M. Louis Villat sur le même problème (cf. *Revue Bleue*). Nous avons maintenant celle d'une élite continentale et insulaire qui a bien voulu répondre à la question posée. P. Arrighi a synthétisé d'admirable manière ces opinions diverses. Il a souligné que le maintien de l'esprit corse est pour tous ses correspondants une nécessité et qu'il faudrait pour cela répandre l'usage littéraire de notre dialecte, à quoi **L'Annu Corsu** s'emploie fort bien, et familiariser les Corses avec la connaissance de leur histoire locale, comme l'écrit, en connaissance de cause

se, l'historien Marcaggi. N'est-ce pas le but essentiel de la **Revue de la Corse** que nous dirigeons et dont la grande majorité de nos compatriotes se désintéresse pourtant ?

Nous ajouterons un avis personnel à ceux qu'ont exprimés les correspondants de **l'Annu Corsu**. Oui, l'esprit corse existe et cet esprit nous semble parfaitement original. Il n'a ni l'exubérance théâtrale des Italiens, ni la légèreté dangereuse des Français. Cet esprit est le résultat d'une exaltation intérieure maîtrisée. L'histoire a appris aux Corses à modérer leur franchise, à réfréner leur ardeur, à calmer leur passion d'attachement, sentiments qui pouvaient coûter cher autrefois. Ils ont depuis longtemps pratiqué cette maxime, « Taisez-vous, méfiez-vous ! Les murs ont des oreilles ! » Et ils continuent à être taciturnes, mais dévoués, affectueux, passionnés, au profit de leur famille ou de leur patrie. L'esprit corse ! Mais c'est le résultat d'une histoire douloureuse et d'une géographie tourmentée ». Comment ne serait-il pas un spécimen psychologique à peu près inconnu en Europe ? » comme l'écrit M. Pézard. Quant à disparaître lentement, c'est à voir ! A moins que la Corse cesse d'être une île, à moins que l'atavisme ne soit une invention des criminalistes indulgents, l'esprit corse sera toujours l'esprit corse. « Chassez le naturel, il revient au galop » sera plus vrai des Corses que de tout autre. Et tant mieux ! Car l'esprit corse est fait d'amour pour la patrie, d'affection pour la famille, d'altruisme et de dévouement. Comment ne serait-il pas original dans notre XX<sup>e</sup> siècle ?.

**La Corse touristique.** — N° 44 d'octobre et novembre 1928 : **Le Château du Comte Orso Alamano** par l'abbé J. Ferracci. — **Les forces hydrauliques de la Corse** par V. Sylvestre, etc.

N° 45 de décembre, particulièrement illustré et abondant : **Le miracle de Scalanera** par Henri Omessa. — **Fra Natale**, nouvelle par Jean Makis. — **Au temps des Noël rouges**, par T. Fieschi. — **La chasse au maquis**, par Lorenzi de Bradi. — **Le pays de la mer**, par F. Santoni.

**L'Echo touristique de la Corse.** — N° 10 de Juillet-Août 1928 : **Les régions touristiques de la Corse, Solenzara et Porto-vecchio**, par L. Villat. — **L'Alpinisme en Corse**, par un montagnard, article continué dans le n° de septembre-octobre. — **Une excursion alpestre dans le Fiumicrbo**, par E. Maury, etc.

**Revue mensuelle de la fédération Corse de l'Afrique du Nord.** — A signaler entre autres dans le n° de novembre 1928 un article de M. L. Paoli, d'après celui du Journal des Débats : **Une page dramatique de la vie de Napoléon 1<sup>er</sup>**. Il s'agit de la traversée périlleuse du Mont-Cenis par l'Empereur, en avril 1805.



## NOUVELLES en quelques lignes

---

**Services agricoles de la Corse.** — Les encouragements à la production agricole sont, quoiqu'il paraisse, incessants. L'Office départemental multiplie les subventions et nous ne pouvons pas croire que nos compatriotes soient totalement fermés à l'idée du progrès ou hostiles à leurs intérêts. La lutte contre la maladie de l'encre, contre celle du cédratier, contre les ravages des sauterelles est méthodique. La récolte mécanique des olives pour compenser la rareté de la main-d'œuvre est à l'étude. L'amélioration de la race mulassière, si importante pour nos moyens de transport, celle de la race ovine, qui intéresse la production de la laine et du lait, celle de la race porcine, qui contribue si utilement à la nourriture de nos paysans, sont encouragées à l'aide de concours et de primes. La sériciculture et l'apiculture ne sont pas oubliées. Le but à atteindre est l'alimentation de la Corse par les Corses eux-mêmes, ainsi que l'accroissement de nos exportations, véritable source de la fortune publique. — Nous ne pouvons donc que féliciter les directeurs de l'Office départemental.

**L'irrigation.** — Les journaux nous font part de l'activité du génie rural dans les travaux d'irrigation. L'Etat les subventionne largement dans la proportion de 1 million et demi à 2 millions par an. On sait que le Canal de la Bastelicaccia et celui de la Figarella sont en cours d'exécution ; ceux d'Aléria et d'Alesani sont prévus, d'autres, moins importants, sont en achèvement ou en projet, sur tous les points de la Corse. Le Cap Corse, le Fiumorbu, la Casinca, le Niolu, le Tallanu, etc., veulent utiliser l'eau que le ciel leur donne. L'Etat a bien raison de les encourager. Mais tous les intéressés ne doivent pas oublier que le déboisement tarit les sources et que le canal n'amènera l'eau qu'à la condition de la préserver contre l'évaporation par la végétation et surtout par les arbres. L'utilisation de l'eau est un problème vital pour la Corse, dont les deux seules ressources sont, dirait Henri IV, le labourage et le pâturage.

**Le Port-abri d'Ajaccio.** — Le ministre des Travaux publics a donné son avis favorable à la construction d'un bassin pour les bateaux de pêche et de commerce dans la partie Sud du Golfe d'Ajaccio. La dépense s'élèvera à 600.000 francs, dont les trois quarts seront supportés par la chambre de commerce d'Ajaccio. Les travaux commenceront dès qu'elle aura les fonds disponibles.

**Colis agricoles.** — Les colis agricoles de 10 à 20 kilogs sont, depuis le 15 mai 1928, admis dans les gares du réseau Corse pour être expédiés à celle du réseau continental et réciproquement ; malheureusement ces colis de 20 kilogs, et à plus forte raison ceux de 40, doivent être retirés ou déposés en gare, ce qui nécessite de la part de nos expéditeurs ruraux de longs et dispendieux transports. Les groupements Corses de Marseille demandent que nos bureaux de poste soient invités à accueillir ces colis et à les faire transporter. Le ministre

répond que son personnel en est incapable. Mais pourquoi ne s'entend-il pas avec des entrepreneurs qui sous sa surveillance et contre une légitime rémunération effectueraient ce transport ? C'est à lui à créer ce service public. — Voilà pour nos parlementaires un autre combat à livrer.

**Nos lycées Corses.** — Tous nos journaux discutent la question de l'élargissement des locaux scolaires à Bastia et à Ajaccio, qui est à l'étude. Elle sera peut-être ici plus facilement résolue que là. Pour Bastia en effet, la construction d'un bâtiment affecté au lycée préoccupe depuis vingt ans les municipalités successives. Nous avons été nous-même témoin des discussions passionnées, des hésitations timorées, des résistances enfin que la désaffectation de l'immeuble actuel soulevait parmi les membres du conseil d'administration. Or il n'y a pas de doute que l'ancien couvent des Jésuites (cf. notre étude parue dans le n° 42 de la *Revue*) est désormais insuffisant. Avant 1900, il abritait mal 600 élèves ; le nombre en a maintenant dépassé 1.000. Aussi les dortoirs sont-ils surpeuplés, les salles de classe exigües, le matériel préhistorique. La population scolaire s'accroîtra avec la gratuité accordée par l'Etat aux études secondaires, avec la création d'une école professionnelle rattachée au lycée. Si la ville veut devenir vraiment le centre d'études et comme la capitale universitaire de la Corse, elle ne peut pas renoncer au projet déjà vieux de trente ans de construire un local digne de son rôle et de son avenir. Son maire s'y emploie et garde bon espoir. S'il parvient à son but, comme il y est parvenu pour le nouvel hôpital, nous pourrions proclamer qu'il est l'as des maires.

**Conférence Pietri.** — M. le député Pietri, ancien ministre, a fait le 12 janvier, aux Corses de Lyon une conférence dont le compte-rendu nous a procuré une réelle satisfaction. Ce parlementaire, que nous avons l'honneur de compter parmi nos abonnés, a passé en revue devant nos compatriotes, tous les problèmes économiques qui préoccupent actuellement chacun d'entre nous. Il nous a apporté l'autorité de son adhésion à la plupart des thèses que nous soutenons dans ce périodique. Il y a quelque courage à combattre des opinions communément admises. En voici quelques-unes. M. Pietri dissipa l'illusion de nombreux insulaires et de plus nombreux continentaux qui s'imaginent que la Corse est un pays naturellement riche, pouvant devenir très prospère grâce à la seule intervention des pouvoirs publics. La Corse n'est et n'a jamais été qu'un pays plutôt pauvre. Très montagneuse avec des climats très divers et peu favorables, elle a des possibilités de production très réduites et n'a jamais été le grenier de Rome.

Faisant ensuite allusion au mécontentement de certains compatriotes, il déclara que sans nier les nombreuses améliorations qu'il était encore possible d'obtenir, il ne fallait pas oublier l'œuvre immense que la France avait accomplie en Corse, l'admirable réseau routier dont elle l'avait dotée, et celle qu'elle accomplit chaque jour sous nos yeux à grands renforts de millions. Par exemple notre île a le plus long réseau de routes nationales (1.600 kil.) que possède un Département français.

En ce qui concerne les voies ferrées, M. Pietri affirma qu'il ferait son possible pour hâter l'achèvement du réseau actuel, mais il ajouta, avec juste raison, qu'il ne fallait pas demander la construction de nouveaux réseaux, car l'automobile offrait des moyens de transport

plus modernes et plus rapides et que mieux valait employer l'argent et la main-d'œuvre à la construction de nouvelles routes ou à leur entretien.

Enfin pour terminer ce choix entre les opinions issues de la réflexion et du bon sens, que M. Pietri émit, disons qu'il attribua à l'arboriculture une place de choix dans notre agriculture. C'est par elle que la Corse pourrait arriver à une prospérité relative. L'arbre, de tout temps, a été le sauveur du pays. Il le redeviendrait, si nous le voulions. Il faut reboiser et ne négliger pour cela aucun effort. Il faut surtout conserver les forêts existantes et les préserver des incendies. Le châtaigner, l'arbre à pain de notre histoire, mérite d'être placé sous la surveillance du service forestier.

Nos lecteurs ne pensent-ils pas que de telles opinions méritaient d'être recueillies et divulguées ?

**Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. — Mise en circulation du train de luxe Paris-Méditerranée.** — Le train de luxe Paris-Méditerranée circule chaque jour entre Paris et Vintimille.

A dater du 1<sup>er</sup> janvier 1929, il comporte un wagon-lit de Paris pour San-Remo.

Départ de Paris à 19 h. 55, Arrivée à Marseille-Blancarde à 8 h. 03 ; Toulon, 9 h. 05 ; Cannes, 11 h. 09 ; Nice, 11 h. 45 ; Menton, 12 h. 39 ; San Remo, 14 h. 46.

Départ de San Remo à 15 h. 35 ; de Menton, 16 h. 26 ; de Nice, 17 h. 20 ; de Cannes, 17 h. 57 ; de Toulon, 20 h. 08 ; de Marseille-Blancarde, 21 h. 18. Arrivée à Paris 10 h.

Le train « Côte d'Azur rapide de nuit » est mis en marche chaque jour, entre Paris et Menton. Il comporte des wagons-lits, des lits-salons à deux et trois places, des couchettes de 1<sup>re</sup> classe et un wagon-restaurant. Dans ce train est mis en service un nouveau type de lits-salon avec draps à une place : chaque lit étant disposé dans le sens transversal. Les compartiments de lits-salon à une place (avec toilette et W. C.) peuvent être groupés deux par deux au gré des voyageurs.

Départ de Paris à 19 h. 25. Arrivée à Toulon, 8 h. 40 ; Cannes, 10 h. 39 ; Nice, 11 h. 15 ; Menton, 12 h. 10.

Départ de Menton 15 h. 55 ; Nice, 16 h. 50, Cannes 17 h. 28, Toulon 19 h. 40. Arrivée à Paris 9 h. 40.

**Accélération de la marche de certains trains.** — 1<sup>o</sup> Train 5, départ 19 h. 45 de Paris sur Vintimille.

Le rapide 5 (wagon-lits, lits-salon, couchettes, 1<sup>re</sup> classes, wagon-restaurant), accéléré sur tout son parcours arrive à Marseille 55 minutes plus tôt et à Nice 1 h. 25 plus tôt qu'auparavant. (Marseille, 7 h. 49 ; Toulon, 9 h. 18 ; Cannes, 11 h. 21 ; Nice, 12 h. ; Menton, 12 h. 59). (Communiqué).

**Agenda P. L. M. 1929.** — Si vous désirez vous assurer un exemplaire de l'Agenda P. L. M. 1929 (son prix est de 10 francs), retenez-le chez votre libraire ; plus tard, vous n'en trouveriez plus. Vous vous le procurerez aussi dans les agences, bureaux de ville, gares et grands trains du Réseau P. L. M., ainsi que dans les agences de voyage et les grands magasins de nouveautés à Paris. Vous pouvez également le recevoir à domicile, par envoi recommandé, en adres-

sant à cet effet au Service de Publicité de la Compagnie P. L. M. 20, Boulevard Diderot, à Paris, un mandat-poste de 12 fr. 65 pour la France, de 17 fr. 50 pour l'étranger. Tous les bibliophiles savent que l'Agenda P. L. M. est un ouvrage d'une présentation artistique, littéraire et typographique irréprochable. L'édition de 1929 contient seize illustrations hors texte en couleurs qui, à elles seules, valent plus que son prix ; douze cartes postales en héliogravure s'y ajoutent encore. Ces compositions et les chroniques, contes, nouvelles, légendes qu'elles accompagnent et qui s'ornent en outre d'une suite nombreuse de photographies et dessins, sont l'œuvre d'excellents artistes et écrivains.

---

*Le Directeur-Gérant,*

A. AMBROSI.

---

Langres. — Imp. Moderne.



## OUVRAGES RECOMMANDÉS

---

**Terre de Corse**, par J.-B. Marcaggi : excellent ouvrage qui intéresse tout le monde et qui est abondamment illustré. Les chapitres sont consacrés à la préhistoire, à l'archéologie, aux légendes, à l'histoire, à la numismatique, à l'iconographie, aux beautés géographiques de la Corse. In-8° carré de 118 pages : 10 fr., chez l'auteur, à Ajaccio.

**Annu Corsu**, revue du Cyrneïsme, année 1929, publication dont nous n'avons pas à faire ici l'éloge à nos abonnés qui la connaissent certainement et dans laquelle ils trouveront de nombreux récits et poésies en dialecte. Directeurs A. Bonifacio et Paul Arrighi, professeurs. 1 brochure illustrée de 212 pages petit in-8°. Prix 9 francs franco. Chèques postaux : Marseille 189-75.

**Histoire de la Corse**, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures. Chez l'auteur, place du Général-Beuret, 9, Paris-XV°, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia ; prix : 5 fr.

**Géographie de la Corse**, par A. Ambrosi-R., in-12 176 pages et 58 gravures. On peut la demander, comme l'Histoire, soit à l'auteur à Paris, soit à l'éditeur à Bastia.

---

## AVIS A NOS ABONNES

Celui de nos abonnés qui a bien voulu nous envoyer de Paris le montant de son abonnement pour 1928, par le moyen d'un chèque-postal 552-12, est prié de faire connaître son nom à la Direction de la Revue.

BANQUE DE LA CORSE

# ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B<sup>e</sup> Paoli, à BASTIA

## *Principales Opérations de la Banque*

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirage — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

## LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

# “Damiani”

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

*Rouge ou blanc 18°*

BASTIA : siège social et maison principale.

PARIS : bureaux et magasins d'exposition :  
139, F<sup>te</sup> Poissonnière (Trafalgar 35-97)

LYON : dépôt, 70, Cours Lafayette.

MARSEILLE : Impasse des Peupliers (Prado).

EXPORTATION : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE